

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 31 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N° 968 — 30 Oct. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la  
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en  
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond  
pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. CH.-ANTOINE CAMBON, peintre, décédé à Paris le 19 octobre. — (Dessin de MM. Bocourt et Scott. — Photographie Bernier.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — M. Ch. Cambon. — Evénements d'Espagne. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les manœuvres du 15<sup>e</sup> corps. — La Pupille (nouvelle), par Léon Sapléaux. — La Séparation (Metz, 29 octobre 1870). — Les patins à roulettes. — Pensées diverses, par Louis Dépret. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — L'Exposition de Philadelphie. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, Albert de Lasalle. — Solution d'échecs.

GRAVURES : M. Ch. Cambon. — Trois mois chez les carlistes (7 coquins). — Manœuvres du 15<sup>e</sup> corps : le grand raid de cavalerie. — La Séparation (Metz, 29 octobre 1870), tableau de M. Pictais. — Le club des patins à roulettes, à Bologne-sur-Mer. — Vue générale de l'Exposition de Philadelphie. — Revue comique, par Cham. — Dans la boue (Metz, 1870). — Echecs et rébus.

## COURRIER DE PARIS

**P**LAUVRE Lamartine! Était-il donc dans sa destinée de tendre en quelque sorte la main, même après sa mort?

Il y a quelques années, une tentative de souscription fut faite pour lui élever une statue. Les résultats furent tels que l'idée fut abandonnée. On la reprend aujourd'hui, mais je crains bien que notre époque, qui a d'autres soucis et d'autres noms en tête, ne reste une seconde fois indifférente à l'appel qu'on lui adresse.

Il y a de bien singuliers contrastes dans ce monde.

Certes Carpeaux était un artiste d'une grande valeur; mais ne trouvez-vous pas une cruelle disproportion entre les apothéoses qu'on lui a prodiguées et l'oubli profond dans lequel on laisse cet homme de génie qui s'appelle Lamartine?

Nous avons de ces élans soudains, élans, il faut bien le dire, qui dépendent trop souvent du moment où la mort frappe nos célébrités. Supposez pour Carpeaux, par exemple, qu'il eût succombé deux mois plus tard. La Chambre était ouverte. Les débats parlementaires encombraient tous les journaux; les préoccupations étaient absorbées autre part, et, au lieu des milliers de lignes qu'on a prodiguées à sa tombe, l'éminent statuaire n'aurait eu peut-être que de maigres entrefilets.

Lamartine, mort à une autre époque, faisait retentir le monde d'un funèbre écho. Au lieu de cela, l'oubli, cette ronce impitoyable, a envahi son tombeau.

Ce ne serait pourtant que l'acquiescement d'une dette, cette statue que Paris offrirait à la mémoire d'un des enfants les plus illustres de la France. *Date obotum Belisario!* Ces mots sont bien cruels à répéter, quand, en guise de sébile, il faut tendre la planche d'un cercueil. Pourtant on doit applaudir à cette tentative. Lamartine sans statue, c'est une ingratitude nationale dont nous avons à rougir devant l'étranger.

Nous sommes en train, d'ailleurs, de commettre pas mal de ces ingrattitudes-là dans tous les genres.

On n'a pas encore conquis sou par sou une sépulture pour Auber; Arnal gît en Suisse dans la fosse commune... et l'on pourrait citer d'autres exemples!

En ce qui concerne Lamartine, lui-même ne se faisait pas illusion sur l'abandon dans lequel sa renommée devait être laissée après sa mort. Il avait à ce propos de mélancoliques pressentiments qui vingt fois se trahirent dans sa conversation.

Un de mes confrères possède un autographe de Lamartine qui donne bien tristement la note de ses suprêmes découragements.

Le confrère en question, consacrant un entrefilet à la poésie contemporaine, avait écrit sur Lamartine une page émue et ardente. Le lendemain il recevait un billet ainsi conçu :

« Merci, monsieur, de me pleurer pendant que

je vis encore. On me pleurera si peu quand je n'y serai plus... »

Eh bien! non, il faut absolument donner tort à cette sinistre prévision. Nous avons prodigué jadis les statues à des notabilités de cinquième catégorie. En élever aujourd'hui une à Lamartine, c'est rehabilitier le piédestal.

~ On m'écrit :

« Comment, monsieur, en courriériste bien informé, n'avez-vous pas parlé encore de l'innovation qui consiste à encarter dans les volumes nouveaux tout un cahier d'annonces?... »

Mon correspondant arrive à propos, car justement j'allais prendre la plume pour traiter ce sujet.

L'annonce s'était fourrée partout. Elle avait cherché toutes les combinaisons, pour happer le public.

Un spéculateur n'était-il pas allé jusqu'à proposer aux restaurateurs de la vaisselle gratis, à condition de faire imprimer dans les assiettes l'adresse de la maison qui n'est pas au coin du quai. Un autre n'avait-il pas offert une redevance, pour pouvoir imprimer des réclames sur les bouts de papier qui enveloppent l'extrémité des sucres d'orge?

Mais le livre avait échappé jusqu'à présent à cet envahissement. C'en est fait! Il vient d'être forcé dans ses retranchements. L'exemple, c'est plus que probable, va être imité par la plupart des éditeurs.

Je confesse que cet amalgame de la littérature et du commerce me paraît profondément regrettable. Je ne comprends pas ces côte à côte de l'idée et du mercantilisme.

Vous venez de lire quelques strophes ailées d'un maître, vous tournez la page: vos yeux rencontrent un éloge bien senti de la pâte de colimaçon ou du papier Rigolot. Le soubresaut est vraiment trop cruel.

Mais j'avertis mon correspondant que je ne crois pas que nos protestations communes aient grand-chance d'être écoutées. Ce sont des signes du temps contre lesquels rien ne saurait prévaloir. Du moins je demande, ce qui aura quelque piquant, je demande à ce que l'on approprie les annonces à la nature de chaque volume auquel ont les adjoindra.

A la suite des romans graveleux de M. X..., viendra par exemple, avec un incontestable à-propos, la réclame: *Plus de rides*, les lecteurs de ces livres mal-sains étant en général recrutés parmi les vieux beaux qui croient se faire une seconde jeunesse par la dépravation.

En revanche, il serait plus que maladroit, à la fin d'un livre de l'ennuyeux M. Z..., d'annoncer le sirop de chloral ou le bromure de potassium, ces soporifiques faisant là double emploi.

C'est à creuser.

A la fin d'un livre sur les questions militaires, avoir soin de ne pas placer comme une ironie l'annonce d'un fabricant de membres artificiels.

Ne pas mettre à la suite d'un volume sur la Bourse le tableau des départs pour Bruxelles... et ainsi de suite.

Au surplus, ce sera peut-être pour la postérité une source de documents curieux que ces annonces véhiculées par la librairie.

Supposez qu'il y eût eu des annonces au dix-septième siècle: leur lecture, à la fin des œuvres de nos classiques, ne fournirait-elle pas des renseignements précieux qui aideraient à reconstituer les mœurs du temps?

Consolons-nous donc, mon cher correspondant. Il faut toujours regarder les choses par leur meilleur côté.

~ Puisque nous en sommes sur le chapitre des innovations, donnons place à un projet dont il a été parlé dans les journaux ces jours-ci.

Il s'agirait de créer à Paris, sur le modèle d'une maison qui existe à Vienne, en Autriche, un établissement ayant pour objet de former gratuitement de bonnes et habiles servantes.

Toujours, d'après les journaux, on apprendrait aux pensionnaires de cet établissement la couture, le raccommodage, la cuisine, le blanchissage. Elles y recevraient en même temps une instruction élémentaire et apprendraient la tenue d'un livre de compte.

Voilà qui est fort bien intentionné sans doute,

mais ce conservatoire de la domesticité aurait, pour répondre à son but, bien d'autres choses encore à enseigner à ses élèves. Que de variantes, en effet, comporte, à Paris, la profession de domestique!

On parle d'apprendre aux néophytes la tenue d'un livre de comptes. Mais laquelle? Est-ce celle qui dit: « Un petit pain d'un sou... deux sous? »

Et les rubriques du métier?

Le conservatoire parisien se chargera-t-il de les inculquer à ses pensionnaires? Y enseignera-t-on l'art de faire patienter le protecteur de madame au quartier Bréda? D'éconduire les créanciers de monsieur au quartier Vivienne? L'art d'écouter aux portes dans tous les quartiers possibles?

Il y a là deux intérêts en présence, et ces intérêts se contredisent.

Le conservatoire futur se placera-t-il au point de vue des maîtres ou au point de vue des domestiques? S'il se place au point de vue des maîtres, les domestiques n'y voudront point entrer. S'il se place au point de vue des domestiques, les maîtres n'y voudront pas recourir.

Allons, j'ai bien peur que ce ne soit une tentative mort-née.

~ Bonne nouvelle!

Vous savez, cette trouée borgne qui déchire l'un des plus beaux quartiers de Paris?

Je veux parler de l'amorce béante de cette avenue qui doit s'intituler *avenue de l'Opéra* et qui traversera, en assainissant tout aux alentours, cet affreux quartier de la Butte-des-Moulins.

On désespérait de jamais voir se terminer cette œuvre brusquement interrompue; car la dépense sera énorme.

Les moindres bicoques valent par là des prix fous, louées qu'elles sont à des industries qui sont pour les propriétaires d'un revenu exorbitant. L'expropriation, en conséquence, devra faire des déboursés proportionnels.

Et nous ne roulons pas précisément sur l'or.

Donc on se résignait à attendre presque indéfiniment cette admirable voie par laquelle le nouvel Opéra sera relié au Palais-Royal et qui dégagera cette terrible rue de Richelieu, le conservatoire de l'écrasement public, le théâtre permanent de l'encombrement chronique.

Eh bien, pas du tout!

Un avenir prochain nous réserve très-vraisemblablement la plus agréable des surprises.

M. Alphan, l'habile ingénieur, le chercheur ardent qui préside aux travaux de Paris, avait spécialement à cœur l'achèvement de l'avenue de l'Opéra. C'était son *desideratum* suprême.

Tant et si bien, qu'à force de poursuivre des combinaisons, on serait sur le point d'aboutir.

Une grande compagnie se chargerait de l'entreprise, dans des conditions que je n'ai pas à faire connaître, bien entendu, et que je ne connais pas moi-même. Mais le principal, c'est que la compagnie s'engagerait à mener la besogne à toute vitesse.

De telle façon que l'avenue du nouvel Opéra pourrait être en entier livrée à la circulation d'ici à un an peut-être. Mettons dix-huit mois au plus.

Avais-je tort de m'écrier :

— Bonne nouvelle!...

~ Et ce n'est pas tout!

Un autre projet non moins gigantesque est également prêt à se réaliser.

Il s'agirait d'imiter nos voisins les Anglais, chez qui il y a tout de même du bon à prendre.

Il s'agirait de les imiter en confectionnant un chemin de fer souterrain dont la gare serait placée au beau milieu de la capitale, précisément à deux pas du Palais-Royal et sur l'avenue dont je viens de parler.

Ne croyez pas que ce soit une idée chimérique aussitôt abandonnée que conçue.

Pas le moins du monde.

Les études les plus sérieuses sont achevées. On est sur le point de passer à l'exécution, après qu'on aura, comme de raison, obtenu les autorisations nécessaires.

Le chemin de fer souterrain se relierait directement à la gare Saint-Lazare et, par le chemin de



ceinture, se raccorderait ensuite avec toutes les autres lignes.

Au lieu de descendre à l'extrémité de Paris, dans les steppes de la gare d'Orléans, par exemple, on se ferait véhiculer par correspondance jusqu'au cœur même de la cité.

Convenez que ce ne serait pas à dédaigner, cette innovation-là.

Et faites des vœux pour qu'elle réussisse le plus tôt possible.

L'affaire, je le répète, est en excellente voie.

Le vieux Palais-Royal, à ce voisinage qui déverserait sur lui chaque jour des flots de voyageurs, est capable d'en retrouver du coup son ancienne vogue et sa vitalité perdue.

Les beaux temps de la galerie d'Orléans renaîtront peut-être. L'axe de la vie parisienne pourrait bien se déplacer tout net.

Comme vous voyez, c'est une révolution pacifique qui s'apprête.

Ainsi soit-il!

La boîte aux correspondances a été productive cette semaine.

Une abonnée obligeante m'envoie un mot authentique d'enfant.

C'est à la campagne.

Bébé avait vu faire dans le jardin maternel des plantations d'automne.

L'autre jour, le minet aimé de la maison vient à mourir, et, comme on l'adorait, maman fait faire un trou au fond d'une allée et se met elle-même en devoir d'inhumer la bête regrettée.

Quand Bébé survient tout à coup, et voyant l'opération :

— Tiens! maman... tu plantes un chat?...

Une mort bien inattendue et très-péniblement ressentie dans le monde médical.

Il s'agit du docteur Paul Lorain, un des plus jeunes professeurs de la Faculté, un de ceux qui marchaient à la tête du mouvement scientifique.

Le docteur Paul Lorain est mort au chevet d'un malade, frappé d'apoplexie. C'est tomber sur son champ de bataille.

On raconte sur lui une anecdote véritablement touchante, et qui prouve que le cœur était chez lui à la hauteur de l'intelligence, le caractère à la hauteur du talent.

Le docteur Paul Lorain avait été appelé à donner ses soins à une petite fille très-pauvre.

Il n'y regardait jamais quand il y avait une souffrance à soulager.

La maladie s'était prolongée pendant plusieurs semaines, et à mesure qu'elle se prolongeait, il remarquait chez les parents une préoccupation, qui devenait d'autant plus visible que le danger diminuait pour la petite malade.

Cette préoccupation était celle-ci :

— Que de visites, mon Dieu! Comment ferons-nous pour payer jamais monsieur le docteur?

Lui, voulant sauvegarder jusqu'à l'amour-propre de ces braves gens, n'eut garde de leur souffler mot. Seulement, un matin, en sortant, il feignit de remarquer un petit tapis au crochet qui recouvrait un meuble du chétif mobilier de ses clients.

— Tiens! il est charmant, ce tapis!

Et il s'en fut.

Deux jours après, nouvelle remarque...

— Il est vraiment charmant, ce tapis!

Même jeu une troisième fois.

Enfin l'heure de la convalescence arrive. Il annonce qu'on n'a plus besoin de lui. C'est le moment décisif.

Les pauvres gens troublés balbutient :

— Docteur... comment pourrions-nous... étant si pauvres... reconnaître...?

Mais il les interrompt :

— Vous voulez vous acquitter envers moi?... Eh bien, faites-moi cadeau du tapis qui m'a tant plu... J'en ai une si grande envie, que vous me ferez un véritable plaisir.

Vous pensez s'ils s'empressèrent.

— Merci... nous voilà quittes, dit-il en partant... Il est merveilleux, votre tapis... merveilleux!

En réalité, il valait bien trois francs cinquante! N'est-ce pas de la délicatesse la plus exquise?...

On s'est occupé aussi de la mort de l'abbé Migne. C'était une personnalité très-particulière, que l'abbé Migne. Enfant de l'Auvergne, il avait l'âpre volonté et la ténacité patiente qui sont le propre des descendants des vieux Arvernes.

L'abbé Migne, qui s'était voué à la librairie après avoir fait un moment du journalisme, occupait jusqu'à quatre cents ouvriers dans son usine de Montrouge. Ses opérations commerciales roulaient sur un chiffre de plusieurs millions, et cependant lui, resté fidèle à une simplicité peut-être excessive, se réduisait presque au fameux radis noir de Rodin.

Très-intelligent, adonné à la gestion de ses entreprises qui absorbaient presque tout son temps, l'abbé Migne avait conservé dans un âge avancé des ardeurs toutes juvéniles.

Ce fut lui qui conçut autrefois le projet irréalisable de créer un journal qui n'aurait pas d'opinion politique, et qui garderait la plus stricte neutralité en se contentant d'enregistrer les nouvelles de tout genre.

Il l'avait appelé le *Journal des faits*.

Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que son idée était purement chimérique.

— Un journal sans opinion, disait-il, en se plaçant au milieu des partis, ne peut que recevoir les coups de tout le monde sans les rendre. J'y renonce.

C'est alors qu'il créa son usine de Montrouge.

Il y a peu d'années, l'abbé Migne fut victime d'un incendie. On le vit, manches retroussées, faire la chaîne comme un jeune homme.

Ne doutant de rien, il entreprenait sans broncher des publications qui devaient avoir deux cents volumes.

— Voyez-vous, disait-il en riant, il me semble qu'en me cachant derrière une pile de gros bouquins la mort ne me verra pas.

Elle l'a vu.

Il paraît qu'on se décide à rajeunir un peu ce pauvre vieux Jardin des Plantes, dont les arbres mutilés avaient l'air de ces vieux grognards qui promènent leurs moignons dans les parages des Invalides.

Quand on a voyagé un peu à l'étranger, on est humilié de la pauvreté de notre grand établissement zoologique et botanique. Il y aurait pourtant là un assez vaste terrain pour permettre quelque installation grandiose et pittoresque.

La physionomie du Jardin des Plantes s'est d'ailleurs profondément modifiée depuis quelques années.

Il possédait une clientèle d'habitues faite pour tenter l'observateur. C'étaient les hôtes de ces pensions bourgeoises que Balzac a illustrées en y logeant son *Père Goriot*. L'ancienne rue Copeau n'était garnie, à droite et à gauche, que de ces étranges établissements où, moyennant cinq ou six cents francs par an, on avait le manger et le logement.

Là venaient échouer des débris de tous genres. Vieilles lorettes réduites par l'âge à venir grignoter les maigres économies faites sur la bourse d'autrui, et à se contenter d'un bien strict nécessaire, après avoir mené le superflu à grandes guides; décaqués de la Bourse ayant sauvé quelques billets de mille francs du naufrage; vieux joueurs préservés de la famine par une mince rente viagère; domestiques retraités avec quelques legs faits par leur dernier maître; cabotin et cabotines hors d'âge, goûtant un repos peu doré, après les pérégrinations d'une existence cahotée d'étape en étape; il y avait de tout dans ces chaparnaums, et ce tout-là s'en allait régulièrement chaque jour chauffer ses rhumatismes au soleil sur les bancs du Jardin des Plantes.

Ah! l'on en entendait de drôles, quand on prêtait l'oreille aux conversations qui s'échangeaient entre ces épaves du passé! C'était à qui raconterait les exploits de son beau jeune temps, à qui, par contre, décrierait l'époque actuelle.

Un musée de momies parlantes.

Sans compter qu'il se nouait encore des romans d'amour (à vous la pose, ô Champfleury!) entre ces pauvres gens.

Pourquoi pas? Est-ce qu'un rayon de soleil ne peut pas se promener à travers les ruines?

Mais ces souvenirs sont loin déjà. Presque toutes les pensions bourgeoises ont disparu, vaincues par la cherté croissante de la vie à Paris.

Et voilà pourquoi le Jardin des Plantes a perdu ses abonnés, pourquoi il a perdu son pittoresque, à présent qu'il n'est plus qu'un lieu de passage traversé par tous les touristes.

Le Jardin d'acclimatation, d'ailleurs, lui fait une terrible concurrence, et ce n'est pas avec les quelques arbres qu'on y veut planter que l'on pourra ramener à lui la faveur du public.

Les annonces font toujours rire, témoin celle-ci que publiait gravement hier un journal :

« Un monsieur de trente ans, peu riche, désire épouser une personne ayant de la fortune... »

Pas possible! Que voilà donc un monsieur original!

Mais, ô naïve annonce! tous les messieurs de trente ans qui n'ont pas le sou le partagent, ce désir d'épouser une riche héritière! Seulement, ils n'éprouvent pas le besoin de le mettre dans les journaux, et je crois devoir les en féliciter.

La nouvelle à la main est plus en vogue que jamais. Va pour la nouvelle à la main.

M<sup>me</sup> de X... donnait à dîner, cette semaine, en son hôtel, dont les portes viennent de se rouvrir pour la saison d'hiver.

Au nombre de ses invités, figurait le financier Z..., à la fois peu recherché à cause de sa sottise et peu aimé à cause de sa méchanceté.

M<sup>me</sup> de X... procédait, le matin, au classement de ses convives, avec son mari.

— Et ton M. Z..., où le mettras-tu?

— Auprès de la baronne.

— Elle ne peut pas le souffrir depuis qu'il lui a, avec sa grossièreté de parvenu...

— C'est vrai, je me rappelle.

— Alors à côté de la comtesse.

— Dont il a ruiné le mari à la Bourse, à la dernière liquidation.

— C'est encore vrai... Mais alors... alors... Décidément, on a raison de dire que rien n'est plus difficile que de bien placer l'argent.

Connaissez-vous B...? Une spécialité parisienne?

B..., qui n'a aucune valeur personnelle, est arrivé à se faire une notoriété par un procédé bizarre.

Il est de tous les enterrements à effet. Il guette toutes les occasions de prononcer une oraison funèbre sur une tombe connue.

Dans tous les cas, s'il ne peut pas parler, il se faufile dans tous les groupes des convois célèbres, interpellant chacun d'un ton attendri, pour se faire remarquer et voir le lendemain son nom imprimé tout vif dans les journaux.

Il était question de lui, l'autre jour, entre gens de lettres.

— Cet animal de B..., quel drôle de type tout de même!

— Oui... c'est un malin qui passe sa vie à jouer le *De profundis* sur le tambour.

Hideuse, la vieillesse dépravée!

C'est le cas d'un certain baron, que tout le boulevard sait par cœur et qui, malgré ses soixante-dix ans, court encore les aventures scandaleuses de bas étage.

— Il prétend que ça le rajeunit, disait quelqu'un devant Dumas fils.

— Ah!... Il y a donc le *ruisseau de Jouvence*?..

PIERRE VÉRON.





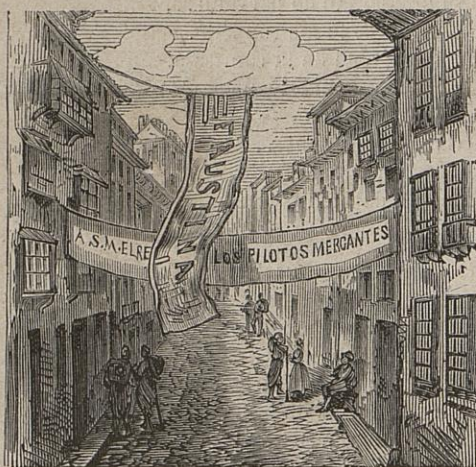
Don Carlos est proclamé seigneur de Biscaye au pied de l'arbre de Guernica (3 juillet).



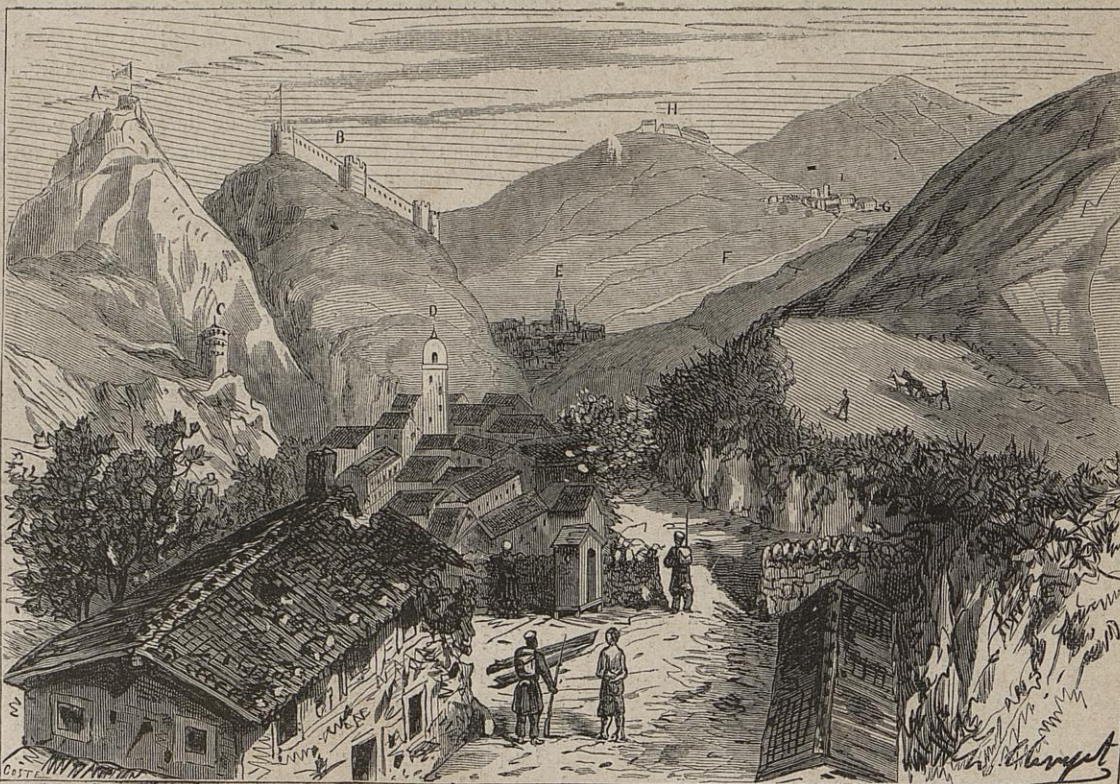
Proclamation de don Carlos comme roi d'Espagne à Villafranca (Guipuzcoa) [7 juillet].



Don Carlos à l'église de Berméo (Biscaye) [4 juillet.]

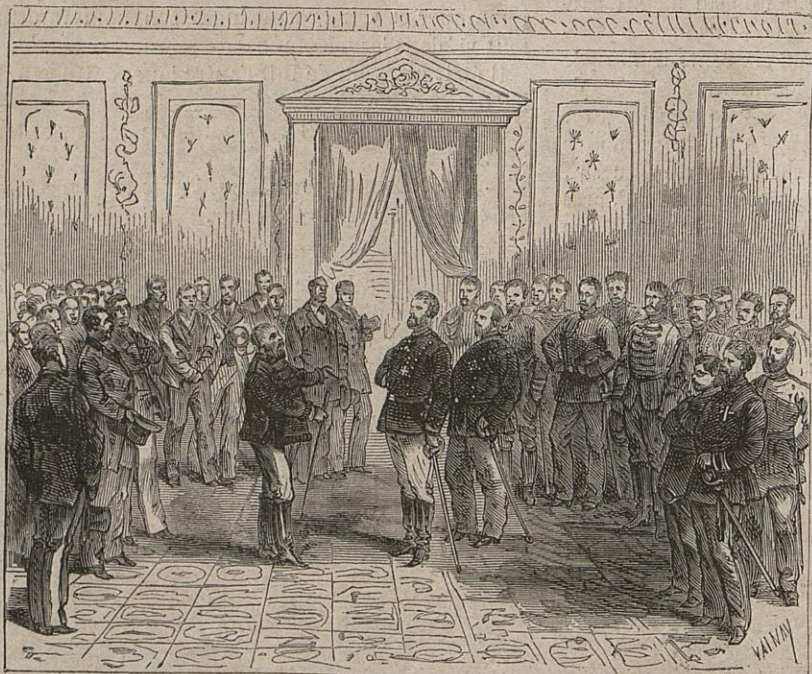


Une rue à Mundaca (Biscaye).



A. Pic occupé par les carlistes. B. Fort Santa-Barbara. C. Tour fortifiée. D. Village d'Urnieta. E. Hernani. F. Route de France. G. Batterie carliste de Santiago-Mendi. H. Batterie carliste. I. Village d'Astigarraga.

Hernani et le fort Santa-Barbara, vue prise d'Urnieta. — Croquis de M. Téoc, commandant carliste.



Don Carlos reçoit à Durango une députation carliste des villes de Biscaye (5 juillet).



Don Carlos reçoit dona Margarita et ses enfants au village de Dancharinea (13 sept.).





MANŒUVRES DU 15<sup>e</sup> CORPS. — Grand raid de cavalerie (82 kilomètres en 17 heures) du camp de la Toulloubre au camp de Réalfort.  
(Dessin de M. Janet, d'après le croquis du correspondant de l'Avénir militaire.)



## CH.-ANTOINE CAMBON

**J**UDI dernier ont eu lieu, à l'église Saint-Denis-du-Sacrement, les obsèques de Charles-Antoine Cambon, à qui l'Opéra doit ses plus merveilleux décors, parmi lesquels nous citerons ceux de *Faust*, du *Prophète*, de *la Reine de Saba*, de *l'Africaine*, de *Don Sébastien*, de *Don Carlos*, de *la Favorite*, de *Guillaume-Tell*, des *Huguenots*, de *Robert-le-Diable*, de *Jeanne-d'Arc* (malheureusement brûlés dans l'incendie de la rue Le Peletier), de *Hamlet*, de *la Coupe du roi de Thulé*, de *Don Juan*, des *Sept merveilles du monde*, etc., etc. Cambon s'occupait aussi de la décoration d'appartements; on lui doit les peintures de plafond et décors des théâtres de Saint-Petersbourg, Moscou, Spa, et des principales scènes de province de la France. Il collabora également au grand ouvrage du baron Taylor, sur l'ancienne France.

Cambon était chevalier de la Légion d'honneur, et de son atelier sont sortis nos principaux peintres en décors : Chéret, Daran, Carpezat, Germain, etc.

La foule était considérable; nous y avons constaté la présence de MM. Halanzier, Émile Perrin, C. du Locle, Édouard Thierry, Mermet. Les patrons et élèves de tous les ateliers de peinture de Paris étaient là, ainsi que la brigade complète de machinistes de l'Opéra, au nombre de quatre-vingts personnes.

L'office a été chanté par le chœur de la paroisse, auquel s'étaient adjoints une grande partie des choristes de l'Opéra; aussi la prose et les hymnes ont-elles retenti avec une sonorité à laquelle sont probablement peu habitués les voûtes de la petite église. Deux artistes de l'Opéra, MM. Caron et Grisy, ont chanté, le premier, le *Pie Jesu*; le second, *l'Agnus Dei*.

Après la cérémonie, le cortège funèbre s'est dirigé vers le cimetière Montmartre.

Deux discours ont été prononcés par MM. Émile Perrin et Halanzier.

« Cambon, a dit le directeur de l'Opéra, était un de ces artistes de grande race pour lesquels la production incessante est un besoin. Depuis 1833, année où il signa sa première toile pour l'Opéra, jusqu'à ses derniers jours, on peut dire qu'il n'a cessé de tenir le crayon ou la brosse sans que sa belle et riche organisation ait trahi ni fatigue ni faiblesse. Son dernier chef-d'œuvre, cet admirable décor du retour des soldats, dans *Faust*, atteste quelle fraîcheur d'imagination, quelle ampleur de conception, quelle vigueur et quelle sûreté de touche avaient conservées Cambon malgré ses soixante-quatorze ans.

« Il ne fut pas seulement un grand artiste, il fut aussi le meilleur et le plus honnête des hommes.

« Son talent n'avait d'égal que sa modestie. Sa douceur angélique, sa timidité qui avait, pour ainsi dire le duvet de la vingtième année, donnaient à sa personne je ne sais quel cachet de jeunesse et à son esprit toujours alerte, mais toujours indulgent pour tous, un charme irrésistible. Aussi Cambon était-il adoré des siens, de ses amis, de ses élèves qui, devenus maîtres à leur tour, honoraient sa verte vieillesse d'une vénération touchante tenant à la fois de la camaraderie et du respect. »

Cambon était né à Paris en 1802. Il s'occupa d'abord de peindre à l'aquarelle et de dessiner à la sépia, puis ensuite il fréquenta l'atelier de Ciceri et, dès 1820, il se livra pour son compte à la décoration.

Cambon avait été lié avec toutes les célébrités contemporaines.

Notamment avec Balzac.

Notre confrère Pierre Véron, raconte qu'un jour l'auteur de la *Comédie humaine* arrive chez Cambon tout affairé.

— Mon cher, j'ai besoin de vous.

— De quoi s'agit-il donc? Est-ce des décorations d'une pièce nouvelle?

— Pas le moins du monde, j'ai besoin de vous personnellement.

— Je ne comprends pas.

— C'est bien simple, je viens de me faire construire une maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Je sais... les Jardies...

— Eh bien, j'y ennuie déjà, la monotonie des sites m'est insupportable. Aussi vous allez me faire une série de décors que j'installerai tour à tour dans une

grande salle que je vais faire disposer exprès. Les jours où j'aurai le spleen je me ferai poser le décor représentant un paysage oriental inondé de soleil. En été, quand la chaleur se déchaînera, je m'installerai pour déjeuner dans un décor représentant les neiges éternelles du pôle Nord et je serai rafraîchi. Vous comprenez?

— Parfaitement.

— Alors mettez-vous tout de suite à l'œuvre.

Bien entendu, Cambon, qui connaissait la versatilité de Balzac, eut soin de tenir le projet pour nul et non avenu. Huit jours après, l'auteur du *Père Goriot* n'y pensait plus lui-même. — M. V.

## ÉVÈNEMENTS D'ESPAGNE

## TROIS MOIS CHEZ LES CARLISTES

**N**OUS avons publié sur l'Espagne, dont l'histoire est malheureusement trop fertile en événements, un si grand nombre de gravures que nous avons résolu, craignant de fatiguer nos abonnés, de nous abstenir tant que les faits n'auraient pas une véritable importance. Nous faisons cependant aujourd'hui exception pour les scènes que nous reproduisons de la vie de don Carlos, à cause de la rareté des documents venant de cette source, et de l'authenticité de ceux que nous tenons de M. Léon Abadias, dessinateur de campagne du prétendant.

Le 4 juillet, don Carlos, accompagné de son père, don Juan, et suivi de son état-major et de sa maison militaire, sortit de Durango, se rendant à Berméo et Munduca, en passant par Guernica, où il fut proclamé seigneur de Biscaye, après avoir prêté, au pied de l'arbre traditionnel, le serment de respecter les fueros de la province de Biscaye.

Le 5, à dix heures du soir, don Carlos rentra à Durango, et recevait une députation carliste de différentes villes de la Biscaye, qui venait lui offrir son concours.

Le 7, don Carlos se rendait à Villafranca (Guipuzcoa), où ses partisans le proclamèrent solennellement roi d'Espagne.

Le 13 septembre, dona Margarita et ses enfants pénétraient en Espagne par le petit village de Dancharinea, séparé seulement par un petit pont en pierre du territoire français, et où don Carlos les reçut, entouré de son état-major.

Dans la même planche, on trouve également une vue de la petite ville d'Hernani qui, en ce moment, soutient avec la plus grande énergie le bombardement des carlistes, et qu'accompagnait la lettre ci-jointe de M. Téoc, commandant d'un bataillon guipuzcoain :

« Je vous envoie une vue de quelques positions carlistes autour d'Hernani et du fort Santa-Barbara. J'ai pris cette vue hier, sur le lieu même où je m'étais rendu, appelé par une sortie que la garnison d'Hernani avait faite contre la position carliste de Santiago-Mendi, et qui fut arrêtée par le 3<sup>e</sup> bataillon du Guipuzcoa. La vue est prise du premier poste carliste, au-dessus du village d'Urnieta, où s'est livré, au commencement de décembre 1874, un combat sanglant et indécis entre les généraux Loma et Mongrovejo, qui furent tous blessés ce jour-là. Le poste consiste en une forte barricade non crénelée barrant la grande route de France qui passe par Tolosa, Andoain, Urnieta, Hernani, Astigarraga, Oyarzun et Irun. Il est occupé par une compagnie du 9<sup>e</sup> bataillon du Guipuzcoa, qui est logée dans la maison que les obus de marine de 16 du fort Santa-Barbara visitent assez souvent et où ils ont laissé des traces de leur passage.

« A 500 mètres en avant du poste se trouve le village d'Urnieta, que les carlistes n'occupent pas, afin de ne pas le faire détruire par le canon du fort alphonstiste de Santa-Barbara, et surtout à cause de sa position défensive au fond de la vallée. Plus loin, suivant la grande route de France qui tourne à droite, se trouve le petit village d'Astigarraga, où les carlistes se sont établis après son évacuation par les alphonstistes. Une redoute y a été construite, au pied du magnifique château du marquis de Valdespina, lieutenant général et directeur général de la cavalerie carliste. » — D.

## COURRIER DU PALAIS

**E**ST-CE que, quand je viens, chaque semaine, vous raconter de mon mieux les choses du Palais, je ne vous semble pas avoir accepté une tâche à peu près semblable à celle que la justice mythologique avait imposée aux Danaïdes : remplir un tonneau sans fond, recommencer sans cesse le même travail, refaire les mêmes efforts pour ressaisir la même eau qui revient toujours par le même courant, après avoir trop rapidement traversé le tonneau dans lequel il me faut verser encore? Combien vous en ai-je raconté de ces tours d'aventuriers, d'aigrefins, de chevaliers d'industrie se faisant un capital de leur audacieuse présence d'esprit, et en tirant quelquefois un très-beau revenu, heureusement non garanti contre la force majeure de la cour d'assises ou de la police correctionnelle? Vous est-il venu quelquefois à la pensée de les diviser par catégories : les faux princes, les faux ducs, marquis, comtes ou barons qui font leur tour d'Europe, venant toujours, naturellement, du pays où ils ne sont pas, resplendissants de décorations, — le plus souvent ils en vendent, — jetant l'or sur les tapis verts avec la négligence de millionnaires blasés et gagnant toujours de quoi soutenir leur train, même quand ils perdent? Puis, après les cosmopolites, il y a les sédentaires, simples capitalistes, qui font fi des grands domaines héréditaires, dédaigneux d'apparat mais affamés de respectabilité, qui n'affectent pas orgueilleusement de se ruiner, mais qui ont assez de modestie pour paraître tout simplement s'enrichir; des caisses solides, dit-on, des placements sûrs et avantageux!... Et encore les vieilles grandes dames qui ont à recueillir des successions embarrassées et à offrir des protections brillantes; et les inventeurs qui ont presque trouvé, et les créateurs de commandites et leurs agents, et leurs sous-agents?... Je me donne bien du mal pour ramasser tout cela et faire du tableau complet une sorte de préservatif... A quoi bon? Il y a encore des gens qui, tous les jours, sont victimes du vol à l'américaine ou de l'escroquerie au cautionnement!

Continuons donc, comme l'infortunée Cassandre, nos avertissements inutiles. Parlons de la « maison de banque et de placements » de Rollin. La maison n'en était pas encore arrivée à faire la banque ou à recevoir des placements, elle préluait par l'admission d'employés dont elle exigeait des cautionnements. Pourquoi des cautionnements? Ah! c'est ce qu'on ne pourrait jamais s'expliquer sans le dénoûment de l'aventure! Rollin a reçu ainsi une douzaine de mille francs qu'on n'a jamais revus. Tel n'était pas, bien entendu, le but que l'on indiquait aux solliciteurs, on leur disait, au contraire : « Vous serez caissier en premier, en second ou en troisième, ou encore vous serez employé aux recettes, et il nous faut une garantie pour les sommes immenses qui vont passer dans vos mains! » Il se trouvait ainsi une vingtaine d'employés spécialement destinés au maniement des fonds, et qui ne virent pas même entrer en caisse ceux qu'ils avaient versés. Si encore ils avaient eu une place dans le bureau? mais non; il n'y a jamais eu pour ameublement que quatre chaises. L'escroc arrive dans cette affaire aux plus misérables jongleries. Quand il ouvrait son tiroir en présence des clients qui se présentaient (et il avait toujours soin de l'ouvrir), on voyait reluire des pièces d'or et d'argent découpées dans du carton. Rollin a été condamné par la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle à trois ans de prison, et une sorte de bohémien du plus bas étage, nommé Trippe, qui avait fondé un bureau de placement uniquement pour recueillir des dupes au profit de Rollin, a été condamné à quinze mois de la même peine.

Tenez, voici encore devant la même chambre un Anglais, Marcus Peters, un jeune homme qui peut aller loin, car il n'a encore que vingt et un ans, et déjà il est connu de tous les princes de l'Inde et notamment du roi de Oudh et du prince Mirza, dont il est l'ami intime. Ces grands personnages verseront leurs faveurs sur M. le juge d'instruction si celui-ci met l'inculpé en liberté; c'est Peters qui l'écrit, ainsi personne n'en saurait douter. Marcus Peters a été, à ce qu'il paraît, employé dans les bureaux du gouvernement anglais, à Calcutta; revenu à Londres, il aurait essayé d'extorquer, à l'aide de menaces écrites, au prince indien Du-



leensingh, 500 livres sterling; puis il aurait successivement tenté d'épouser clandestinement trois demoiselles, fi les de commerçants; la troisième tentative a réussi, sans le consentement des parents, bien entendu, car Marcus Peters ne descend pas à l'accomplissement de ces banales formalités: « Ah! vous me refusez votre fille! Ah! votre fille refuse de m'épouser! Eh bien, je vous tueraï tous les deux! » Oui, ce chétif petit bonhomme a parlé ainsi à un boucher de Northampton et, pour ce fait, le juge de police l'a condamné à donner 50 livres sterling, comme garantie qu'il se tiendrait tranquille. Il les a donnés; mais comment s'est-il procuré cette somme? En venant voler dans le bureau de M. Sinnett, changeur à Paris, deux chèques qu'il eut l'audace de signer et d'escompter. Il revenait précisément, après sa mésaventure de Northampton, pour toucher le second chèque, quand la police mit la main sur lui, et il vint d'être condamné, malgré ses dénégations imperturbables, à quinze mois d'emprisonnement. On peut appeler celui-là: un aventurier, retour de l'Inde.

La semaine a été féconde et je vous citerais encore, s'il n'était pas temps de clore la liste, le prévenu Robinson, qui avait hérité 80,000 francs de sa mère adoptive. Mais cette fortune était représentée par des actions de mines dont le cours était très-faible pour le moment, ce qui retardait la liquidation. Robinson montrait volontiers la lettre du notaire qui lui donnait ces détails. En homme avisé, il faisait part de sa bonne fortune à ses amis qui, de bonne foi, répétaient cela partout, si bien que le crédit de Robinson fut bientôt solidement établi, et il en profita pour acheter des meubles, du linge, des bijoux, jusqu'au jour où l'on apprit que la succession était un leurre et les 80,000 francs un mirage. Je vous ai à peu près raconté toute l'affaire en ne voulant que l'indiquer, et quand j'aurai ajouté que Robinson a été condamné à six mois de prison, j'aurai tout dit.

Que ne restait-il donc dans son fle!

Jamais on ne s'est mieux aperçu de l'indifférence du public pour les grands procès à sensation qu'en constatant le peu de retentissement de l'affaire capitale qui se déroule à Rome en ce moment, devant la cour d'assises, sous la présidence de M. le chevalier Motta. On n'a pas oublié, car cela fit assez de bruit, même en France, qu'à la suite des élections générales de Rome, M. Sonzogno, directeur du journal *la Capitale*, fut assassiné dans son bureau; il avait été frappé de treize coups de poignard, et l'assassin avait pu s'échapper. Le mystère est maintenant dévoilé, et nous savons, par l'acte d'accusation et par l'interrogatoire des six accusés traduits devant la cour d'assises, que l'assassin est un nommé Frezza, qu'il aurait eu pour complices Scarpetti, qui fournît le poignard, Armati, Morelli et Farina, instigateurs en second du crime, et poussés eux-mêmes à le faire commettre par un nommé Joseph Luciani, ancien ami de Sonzogno. En effet, laissant à part le sicaire fanatique Pio Frezza, ouvrier menuisier, qui ne connaissait pas Sonzogno, qui ne l'avait jamais vu, et qui déplore aujourd'hui le crime qu'on lui a fait commettre, en lui persuadant que « cela ferait plaisir à tous les honnêtes gens, » laissant à part cet homme, l'accusé principal, c'est Luciani. Il s'était brouillé avec Sonzogno et celui-ci avait combattu avec succès sa candidature par la révélation d'antécédents les moins honorables. — Voilà la cause, comme dit Shakespeare, voilà la cause! Aussi Luciani est le seul des accusés qui nie, et il nie avec une persistance d'un calme ironique, avec hauteur, avec dédain; mais il est accablé par les aveux des cinq hommes qui lui reprochent de les avoir trompés.

Le débat en est là et je ne puis entrer, surtout maintenant, dans le détail des preuves morales, qui surgissent contre Luciani en dehors des révélations formelles, précises, concordantes de ses cinq coaccusés. Les débats, selon toute probabilité, dureront encore une semaine. J'ai vu un temps où un procès de ce genre eût occupé et passionné toute l'Europe; mais je dois ajouter que, soit cause, soit effet, la presse française n'en donne que des comptes rendus bien écourtés et bien insuffisants.

Encore une *vitrioleuse*, et la moins intéressante de toutes, si jamais une femme, fût-elle jeune, fût-elle jolie, fût-elle indignement trompée, trahie, outragée, a pu être intéressante quand elle a jeté du vitriol sur le visage de son perfide. C'est à mon sens l'acte le plus lâche, le plus cruel, le plus impardonnable qui existe; d'abord, parce que nécessairement il implique une lon-

gue préméditation, et ensuite parce que c'est un véritable raffinement de tortures. Pour moi, les égorgements, les gens à poignards, à couteaux, à revolvers sont de véritables meurtriers bienfaiteurs à côté de ces furies qui vont, le visage calme, acheter deux sous de vitriol chez l'épicier, qui remontent chez elles pas à pas de peur de renverser l'effroyable liquide.

C'est ce qu'a fait la femme Charrier, une Auvergnate de quarante ans et mariée depuis huit mois seulement. Cette dame était avare, malpropre, jalouse, grossière; elle se figura que son mari avait des maîtresses. Encore est-il bien vrai qu'elle l'ait cru véritablement, — et pour ne pas manquer son coup elle avait divisé le vitriol en deux doses, qu'elle a appliquées successivement.

Le malheureux époux, le plus honnête homme du monde, a été pendant deux mois en proie à des souffrances horribles. L'histoire de son ménage, il l'a faite complète en quelques mots: « Ma femme me faisait peur, » a-t-il dit devant la Cour.

M<sup>me</sup> Charrier a été condamnée à trois ans de prison.

PETIT-JEAN.

## LES MANŒUVRES DU 15<sup>e</sup> CORPS

**P**ARMI les manœuvres que divers corps d'armée ont exécutées cet automne, celles du 15<sup>e</sup> corps méritent particulièrement d'attirer l'attention.

La donnée générale des manœuvres était fort simple. On supposait l'ennemi entré en France, assiégeant Toulon et une de ses divisions se portant sur Marseille pour rançonner cette riche cité. Deux colonnes s'avancent à cet effet de Digne à Aix, puis de Nice à Toulon par Gardanne. Ces deux colonnes opèrent leur concentration sur le plateau d'Arbois, de manière à intercepter la grande ligne de chemin de fer de Marseille à Lyon. La 29<sup>e</sup> division (général Courson de la Villeneuve: 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, 61<sup>e</sup>, 108<sup>e</sup>, 111<sup>e</sup> et 112<sup>e</sup>), a été chargée de cette mission.

Une division française, la 30<sup>e</sup> (général Martineau-Deschenez: 3<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup>, 58<sup>e</sup> et 141<sup>e</sup> de ligne), est envoyée pour repousser l'ennemi; elle marche sur trois colonnes de Marseille à Lançon, de Nîmes et Tarascon à Pellissanne, d'Avignon à Lambesc. Toutes les trois se réunissent sur les bords de la Touloubre au Coussou de Saint-Cannat.

De cette situation sont nées pour les troupes du 15<sup>e</sup> corps mobilisées dans les camps de Réaltort et de la Touloubre, une foule de petites attaques motivant des opérations par bataillon, durant trois jours, des opérations par régiment pendant trois autres jours, et enfin des mouvements de brigade d'une durée semblable. Une période de neuf jours a permis d'entreprendre les manœuvres par petites unités, sans que les troupes aient quitté les camps.

La quatrième période, ou les grandes manœuvres proprement dites de division contre division, a commencé le 12 octobre et s'est terminée par la revue d'honneur, le dimanche 17.

Nous ne pouvons à cette place décrire les opérations, si bien conçues et si habilement conduites du 15<sup>e</sup> corps. Nous devons seulement constater que le général Espivent de la Villeboisnet, secondé par son excellent chef d'état-major, M. le général Lewal, a tenu à exercer *pratiquement* les troupes à toutes les péripéties de la vie de campagne. Il est revenu aux prescriptions qui ont fait la gloire militaire du maréchal de Castellane, et a montré par les résultats qu'il a obtenus dans ses expériences de marche d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qu'on peut tout attendre de troupes *entraînées*.

De jour et de nuit, pendant dix-huit jours, tout le monde a été sur pied, chacun payant de sa personne, généraux et officiers, soldats et réservistes, prouvant comme l'a dit le général en chef dans son bel ordre du jour, « que les populations du Midi ne sont point inférieures à celles du Nord en patriotisme et en énergie. »

Pour donner une idée de ce qui a été tenté au 15<sup>e</sup> corps, nous reproduisons un croquis représentant un grand raid de cavalerie. Nous croyons que, pas plus en France qu'en Europe, on n'a pas depuis longtemps essayé d'opérations à aussi grandes distances. Nous empruntons au correspondant de *l'Avenir militaire* la description de ce raid, conduit à la mode américaine:

« Le 8 octobre, le 26<sup>e</sup> dragons et une section à cheval du 38<sup>e</sup> d'artillerie, se mettant en marche à onze heures du matin, sont arrivés vers quatre heures du soir devant le camp de Réaltort, ont refoulé les avant-postes et ouvert le feu de leur artillerie. Bientôt ils ont dû se retirer; des troupes d'infanterie s'avançaient vers eux, et le 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs envoyait de son côté le seul escadron présent au camp. Les dragons sont rentrés au point du jour au camp de la Touloubre, ayant fait le tour du camp opposé et parcouru 82 kilomètres en dix-sept heures. »

F. LE BESCHU DE LA BASTAYS.

## LA PUPILLE

(Suite)

**C**ETTE circonstance le rapprocha de M<sup>me</sup> de Chatillon; il fut bientôt touché par ses charmes et ne tarda pas à devenir le serpent du paradis de cette personne éthérée.

Cet amour fut considéré par lui comme sa véritable planche de salut.

Il se persuada qu'il adorait la marquise; mais, au bout de quelque temps, sans être las de sa tendresse, il s'aperçut qu'elle n'était guère complète.

De même que Rose lui avait semblé trop bourgeoise, trop terre à terre et trop pédante, la marquise lui parut abuser des nuages d'une façon démesurée; et, comme un Chinois qui a trop pris d'opium, il s'imposa un régime moins vaporeux.

Il retourna dans les coulisses de l'Opéra.

Une danseuse y faisait sensation à cette époque.

Mandarine, c'est ainsi qu'on la nommait, avait la manie de collectionner les billets de banque.

Lionel lui offrit respectueusement quelques chiffons dignes de son musée, et comme leurs numéros manquaient à sa galerie, la ballerine les accepta de ses deux mains.

Entre cet amour vénal et la passion langoureuse de la marquise, M. de Blangy pouvait être considéré comme l'homme le plus heureux de la terre et, de bonne foi, il était lui-même convaincu de cette agréable illusion.

Ce qui gâtait quelque peu cette bruyante félicité, — sa liaison avec M<sup>me</sup> de Chatillon commençait à faire du bruit, — c'est que les cent mille francs du bonhomme Warther, menés à grandes guides par M<sup>lle</sup> Mandarine, touchaient à leur fin, ou du moins s'étaient, pour la plupart, déplacés, passant de la poche du comte dans le curieux cabinet de la prévoyante collectionneuse.

Malgré son âpreté, — chose singulière et moins rare cependant qu'on pourrait le croire, — Mandarine passait pour une créature fort désintéressée, qui traitait l'argent en vile poussière et le jetait par portes et fenêtres.

Il n'en était rien, mais elle masquait son goût pour l'argent par des embarras simulés qui la faisaient passer pour la plus prodigue et la plus folle des vestales de la rue Le Peletier.

Cette ingénieuse personne s'entendait avec ses fournisseurs; elle les payait comptant, rognait leurs factures tant qu'elle pouvait, puis les priait de la poursuivre à outrance comme si elle fût restée leur débitrice.

Ce manège réussissait parfaitement; Lionel vint plusieurs fois calmer l'orage; mais à peine l'horizon était-il rasséréné qu'une nouvelle tempête du carrossier, suivant celle du tapissier et du bijoutier, venait fondre sur le toit de la ballerine.

Il fallut recourir de nouveau à Warther.

Cinquante mille francs furent encore avancés par lui au comte; toutefois, dans une missive respectueuse et remplie d'expressions de gratitude et d'intérêt Warther déclarait nettement à M. de Blangy qu'il ne pouvait dépasser cette somme.

Ce refus fait à l'avance froissa profondément Lionel, qui répondit au banquier qu'il était prêt à lui rembourser ce qu'il lui devait, à sa première réquisition.

Warther fit savoir, courrier par courrier, à son noble débiteur, qu'il lui donnait tout le temps qu'il





LES ANNIVERSAIRES — LA SEPARATION (METZ, 29 OCTOBRE 1870)

TABEAU DE M. PROTAIS

(Reproduction de la grande gravure en taille-douce publiée par MM. Goupil et Co.)





BOULOGNE-SUR-MER. — Le club des patins à roulettes. — (D'après nature, par M. Godefroy Durand.)



voudrait, en le priant, pour la bonne règle et afin de boucher le trou que le retrait des cent cinquante mille francs de sa caisse avait fait à son fonds de roulement, de vouloir bien l'en couvrir en traites que lui Warther acquitterait à échéance, contre renouvellement, tant que M. le comte jugerait convenable d'en faire.

La nécessité força Lionel d'en passer par là, et il envoya à Francfort six acceptations de vingt cinq mille francs chacune, payables à trois mois.

Mandarine sentait l'or comme un bon chien de chasse flairant la piste d'un lièvre.

Un secret instinct lui révéla que Lionel venait de recevoir une somme importante; ses petits manèges recommencèrent aussi fructueusement que par le passé.

M. de Blangy s'y prêta d'ailleurs avec une bonne grâce extrême.

Consacrant plus de temps à la marquise qu'à la ballerine, il lui paraissait digne de lui de ne rien ménager pour faire oublier à celle-ci l'espèce d'abandon dans lequel son autre amour le forçait à la laisser.

Cette délicatesse outrée était un surcroît d'illusion et de folie, car Gontran n'était pas la seule victime de la cupide Mandarine.

Un major en retraite, abonné à l'Opéra, vieux soldat, impassible jadis au feu de l'ennemi, n'avait pu considérer froidement celui des prunelles de la ballerine.

Comme Lionel, le major de Fonbouillant avait offert son cœur et son portefeuille à la belle, et par un de ces hasards inouïs, qui ne se rencontrent que chez les danses, comme les numéros des billets de mille francs du vieux brave manquaient autant à sa collection que jadis ceux des billets de M. de Blangy, Mandarine s'humanisa pour le major, comme elle l'avait fait pour Lionel.

De Fonbouillant possédait vingt mille livres de rente; en quelques mois, la charmante Mandarine diminua d'un quart cette fortune assez rondelette.

Le major voulut murmurer; mais de ses belles mains blanches et potelées, la ballerine caressa la moustache du vieux brave avec une grâce si parfaite, que son discours, commencé par un juron, se termina par un sourire rempli d'orgueil et de béatitude.

M. de Blangy venait justement de recevoir les cinquante mille francs de Samuel Warther.

Mandarine dirigea vers lui toutes ses batteries, laissant respirer Fonbouillant pendant quelque temps, pour calmer complètement son irritation.

Cette diplomatie réussit à merveille; plus épris que jamais, le major se trouva de nouveau amoureux à point, et disposé à passer au second quart des quatre cent mille francs qu'il possédait avant de la connaître.

Si Mandarine avait été le seul luxe de Lionel, sa ruine n'eût pas marché aussi rapidement; mais ses chevaux, sa maison, ses nombreux domestiques et le jeu, le jeu surtout, lui coûtaient des sommes folles.

Il partit pour Parthenay avec le dernier billet de mille francs qui lui restait, et il trouva moyen d'emprunter dans ce pays, où il était connu sous les plus favorables rapports, une nouvelle somme de cent mille francs.

En un an, elle fut presque entièrement absorbée.

Cette année-là ne fut pas moins onéreuse pour Fonbouillant; mais Mandarine l'aimait tant, que le major ne songea même plus à regretter sa fortune.

Pris dans les filets de la ballerine comme dans un engrenage, il y passait tout entier sans crier.

Un matin, Lionel se réveilla devant la triste réalité de sa ruine complète. L'avenir se dressa sombre et morne devant lui, comme le fantôme de toutes ses folies.

Il jeta un coup d'œil en arrière et se reporta au temps où, quelques années auparavant, il avait quitté Blangy pour suivre Rose Bernard. Il comprit le pas immense qu'il avait fait vers les désillusions de toute espèce, en goûtant les faciles plaisirs qui avaient rempli sa vie.

Le sacrifice d'une somme de seize mille francs, dernière épave de tout son bien, que Mandarine lui avait extorquée la veille à l'aide de son procédé ordinaire, lui fit faire sur le prétendu désintéressé-

ment de la dansense les plus sérieuses réflexions. Il se demanda un peu tard jusqu'à quel point il avait été aimé pour lui-même, et finit par soupçonner une partie de la désillusionnante réalité.

Des embarras plus sérieux que tous ceux qu'il avait éprouvés jusque-là ajoutaient de réelles angoisses à ses préoccupations.

Samuel Warther était mort; ses héritiers, qui ne professaient point le même respect que lui pour le nom de Blangy, après avoir déclaré à Lionel qu'ils entendaient être remboursés immédiatement, trouvant le comte dans l'impossibilité de faire face à leur exigence, le faisaient poursuivre avec acharnement.

Les créanciers de Parthenay agissaient de même, et le papier timbré commençait à arriver en abondance, avec ses termes positifs et ses formules sécuritaires.

L'amour de la marquise fut un palliatif aux tourments de M. de Blangy; il s'y abandonna avec une sorte de frénésie, dans laquelle il cherchait l'oubli de sa situation précaire.

Pendant une semaine, M<sup>me</sup> de Chatillon régna seule sur son cœur.

Un soir que Lionel, après s'être laissé bercer par les plus tendres serments, rentrait chez lui, son valet de chambre lui remit une lettre.

La lecture de la suscription apprit au comte que cette missive était de M<sup>e</sup> Leprevost.

Il la décacheta avec une sorte de répugnance, mais les premières lignes le rassurèrent complètement.

Le notaire breton rappelait à Lionel que sa pupille Cyprienne, à laquelle il ne songeait guère en ce moment, allait être majeure dans quelques jours, et qu'il importait qu'il lui rendit ses comptes.

Deux partis étaient à prendre : faire venir Cyprienne et M<sup>e</sup> Leprevost à Paris ou se rendre à Blangy et y donner rendez-vous à sa pupille.

La santé du notaire n'était pas parfaite; puis Lionel espérait par sa présence pouvoir fléchir ses créanciers de Parthenay; en outre, la présence de la jeune fille dans son appartement de Paris présentait quelques inconvénients.

Il lui écrivit de se trouver à Blangy dans quatre jours, en ajoutant à cet ordre quelques mots adressés à la maîtresse de pension de Nantes, afin de lui expliquer ce qui le forçait de rappeler Cyprienne à Blangy.

Une troisième lettre, répondant à celle de M<sup>e</sup> Leprevost, prévint ce dernier de l'arrivée presque immédiate de Lionel, et le pria d'en avertir Jean.

Le lendemain, Lionel, après avoir pris congé de la marquise, venait de monter avec sa valise dans la voiture qui le menait au chemin de fer, lorsqu'un homme de soixante ans environ, grand et maigre, portant la moustache longue et ayant à sa boutonnière une rosette d'officier de la Légion d'honneur, sonnait à la porte de l'appartement que le comte habitait rue Pasquier.

— M. le comte de Blangy? demanda-t-il d'un ton impérieux au valet de chambre, qui venait de lui ouvrir.

— Il vient de partir.

Un juron épouvantable accueillit cette nouvelle.

— Partir! répéta l'homme maigre et décoré, et pour où, pour combien de temps, mille tonnerres, répondez donc!

— Vous m'en demandez trop.

L'homme maigre jeta sur le domestique un regard scrutateur.

— Je suis un peu brusque, reprit-il en se radoucissant, mais bon diable au fond; répondez-moi, fit-il en glissant un iouis dans la main du valet.

— Du moment que monsieur y met des formes, dit le valet de chambre en glissant la pièce d'or dans la poche de son gilet, on peut le renseigner. M. le comte est parti pour Blangy.

— Blangy? Qu'est-ce que c'est que ça, Blangy?

— Le château de M. le comte.

— Qui se trouve?...

— En Bretagne, entre Bressuire et Parthenay.

— C'est-à-dire au diable! quel guignon! Je vais réfléchir. Adieu.

Puis, s'éloignant, l'homme maigre ajouta, en se parlant à lui-même :

— La quitter!... la quitter!... il le faudra bien!

Sa voix se perdit dans l'escalier, et le domestique referma la porte en disant :

— Quel est ce vieux fou? Que m'importe! son iouis est le bienvenu.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

## LA SEPARATION

(29 OCTOBRE 1870)

TABLEAU DE M. PROTAIS

Il est neuf heures du matin. On vient de lire aux troupes le texte de la capitulation de Metz, exécutoire à midi. Donc, plus d'illusions possibles. Le cœur gros, les larmes aux yeux, chaque soldat prépare silencieusement son sac et prend son dernier repas sur ce sol humide qu'il a occupé pendant soixante-dix jours. Beaucoup ne le reverront jamais, aucun ne l'oubliera. N'est-ce pas pour eux une nouvelle patrie, cette terre isolée du reste de la France, où sont écrites de leur sang les gloires inutiles d'hier, et de leurs larmes l'humiliation d'aujourd'hui.

Le temps s'écoule rapidement, on se cherche, on s'interroge du regard, on se serre furtivement la main en signe d'adieu. Car ce n'est pas le foyer de la famille qu'on regagne après tant de labeurs et de souffrances, c'est la terre étrangère, et celui qui a bravé cent fois la mort sur ces champs dévastés, recule d'épouvante à la pensée de l'exil!

Bientôt le clairon retentit, il sonne encore le refrain du régiment entendu dans les grands jours de Borny, Gravelotte, Saint-Privat, Longeville, Ladonchamps, c'est la dernière heure du régiment. Les rangs se forment encore une fois, on répond au dernier appel, et puis les longues files se dessinent dans les chemins boueux. Les chefs, qui ont voulu partager le même sort, assistent immobiles à ce triste convoi. Ils pressent en pleurant les mains des plus braves dans une étreinte suprême et détournent les yeux pour ne pas voir disparaître, avec le dernier régiment, la dernière armée!

Hélas! de dures étapes vous attendent, pauvres héros tombés, avant de gagner la forteresse ennemie, où vous allez ensevelir votre force et votre courage durant les dernières luttes de la patrie agonisante. Heureux ceux que la mort a frappés pendant le combat! heureux peut-être ceux qui, épargnés par les balles et la mitraille, succombent d'épuisement sous le poids de la douleur et des privations, dans ces champs maudits où ils ont bivouaqué en vainqueurs et où ils sont parqués maintenant en captifs. Ils n'auront connu que les premières stations de leur calvaire, ils ne connaîtront pas la suprême humiliation de la France!

Les deux tableaux de M. Protas que nous publions à propos de ce douloureux anniversaire, sont aujourd'hui très-populaires, grâce aux magnifiques gravures en taille douce, d'un grand format, qu'a publiées la maison Goupil, propriétaire du droit de reproduction. Nous remercions ici MM. Goupil d'avoir bien voulu nous autoriser à en donner des réductions, qui seront, nous l'espérons, appréciées de nos abonnés, tant à cause du talent du peintre et de la fidélité de l'interprétation de son œuvre qu'à cause des souvenirs et des enseignements que porte en elle la date néfaste du 29 octobre 1870.

## LES PATINS A ROULETTES

On connaît le patin à glisser, dont la forme varie suivant le pays où on l'emploie. Le patin à semelle de bois armée d'une lame d'acier et s'attachant sous la chaussure au moyen de courroies est en usage dans presque toutes les contrées tempérées de l'Europe. Nous ne parlons pas du patin de neige des Norvégiens, composé d'une planche de sapin de la largeur du pied seulement et mesurant deux mètres de longueur.

Mais il est une autre espèce de patin avec lequel on



peut glisser sur un sol uni, comme on le ferait sur la glace avec les patins ordinaires : c'est le patin à roulettes, inventé depuis de longues années et qui fait aujourd'hui la joie des habitants et des baigneurs de Boulogne-sur-Mer.

Sous le règne de Louis-Philippe, on pouvait voir, tous les jours de beau temps, de quatre à sept heures, l'inventeur du patin à roulettes se livrer, sur la place de la Concorde, à cet exercice aussi nouveau que gracieux. Des groupes de curieux suivaient avec intérêt les allées et venues du patineur; mais nul n'osait l'imiter, et le patin à roulettes fut en quelque sorte révélé au public dans le ballet du *Prophète*, dit « ballet des Patineurs. »

Depuis lors, il apparut souvent sur la scène, et la foule fut surprise de voir avec quelle facilité les patineurs improvisés devenaient habiles en quelques heures et de première force en moins d'une semaine.

Pour débiter, on se tient à la rampe qui borde l'arène ou sur l'épaule d'un compagnon; on marche à petits pas, les pieds un peu en dehors et le corps pesant sur la jambe qui porte; au bout de trois heures, on est maître de ses pieds; ajoutons cependant que les « professeurs » recommandent aux personnes maigres d'aller avec prudence et précaution, si elles redoutent de s'asseoir trop brutalement sur le sol.

Le patin à roulettes offre aux dames une charmante distraction.

En Angleterre, la plupart des bords de mer possèdent un emplacement semblable à celui de Boulogne et spécialement affecté aux patineurs à roulettes, et nous ne doutons pas que cet exemple soit suivi par toutes nos stations balnéaires sans exception.

A Boulogne, le succès a été tel qu'il est question d'agrandir la place Saint-Étienne et de l'entourer d'une promenade couverte, avec splendide café, le tout en style moscovite. Un grand nombre d'Anglais viennent avec leurs enfants, après le bain du matin, étaler leurs toilettes un peu excentriques et leurs chevelures au vent. Les hommes sont plus rares, mais, en revanche, bien moins gracieux et plus maladroits, et si nous ne craignons d'être indiscret, nous raconterions l'odyssée d'un malheureux qui s'est violemment contusionné le crâne et qui a bien dû regretter de n'avoir pas la chevelure légendaire d'Absalon. — V.-F. M.

## PENSÉES DIVERSES

Tant pis pour qui n'a pas d'orgueil...  
Misère pour qui n'a que de l'orgueil.

\*\*

Un grand désir que l'on veut satisfaire quand même à la propriété de nous rendre ou très-brave ou très-lâche.

\*\*

L'opinion ne vaut et même n'existe que selon le caractère.

\*\*

Lorsqu'on n'a eu pour soi que le bonheur, s'il nous quitte, on est bien misérable en effet.

\*\*

Nos amis nous forcent quelquefois par leur sottise à prendre parti contre eux avec nos ennemis, et c'est bien ce dont nous en voulons le plus aux uns et aux autres.

\*\*

Lorsque nous donnons un conseil, il nous déplaît pour notre éloquence de le voir discuté, et aussi de le voir accepté trop vite.

\*\*

Les deux outils du comique, pour ne point dire sa base, c'est l'imitation et la répétition.

\*\*

Tu dis : le Peuple, et moi je dis : l'Humanité.

\*\*

Je vois rarement un homme sans m'attendrir sur le monde de douleurs, de souvenirs et d'espoir qui tinte dans ce petit être.

\*\*

Nos opinions sont parfois en conflit avec nos sentiments; tant mieux pour l'art et pour l'humanité!

\*\*

Le propre d'une admiration sincère, c'est d'être heureux en voyant bien fait par d'autres ce que l'on ambitionnait de faire soi-même. Cela distingue l'admiration de l'amour.

\*\*

Trop de mémoire nous vaut beaucoup d'ennemis.

\*\*

Ce qui est inutile à dire est presque toujours mauvais à dire.

\*\*

On nous promet comme la suprême récompense d'appartenir à l'histoire. Qu'entendez-vous par l'histoire? Elle a présentement tant et de si bizarres façons de vous arranger, que l'on ne tient pas à rien avoir à démêler avec elle.

\*\*

L'air intelligent est presque aussi nécessaire au comédien que l'intelligence elle-même.

\*\*

Mettant hors de cause l'ennui qui produit mille monstruosité, on peut dire que les gens qui ont les mêmes intérêts ont les mêmes opinions, pourquoi donc toutes ces phrases?

LOUIS DÉPRET.

## QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 38. — *Quelle est l'origine de la guillotine?*

Lettre signée UN BÉNÉDICTIN :

Les amateurs d'estampes rares et curieuses connaissent une gravure du seizième siècle, d'Aldegrever, représentant une guillotine, ou plutôt un instrument de décapitation. Cette gravure est ainsi cataloguée dans le *Manuel de l'amateur d'estampes* de M. Ch. Le Blanc, première livraison, page 18.

« N° 240. — Titus Manlius. 1553. Hauteur 114 millimètres, largeur 72 millimètres. Dans cette planche « se trouve représentée une guillotine. »

On voit, en effet, le fils de Manlius Torquatus, agenouillé devant une machine garnie d'un couperet à tranchant convexe glissant dans des rainures, sous lequel sa tête est maintenue.

Aldegrever Heinrich, peintre et graveur à l'eau-forte et au burin, élève d'Albert Durer, est né en 1502, à Paderborn.

D'après cette gravure, il est à supposer que l'instrument avait été expérimenté.

Dans un mémoire sur la guillotine, M. Dubois, d'Amiens, exprime l'opinion que cet instrument de supplice, dont l'invention a souvent été attribuée à tort au docteur Guillotin, aurait été imaginé par le chirurgien Louis, qui, en 1792, sur la demande de la commission de législation, proposa l'adoption d'un appareil mécanique alors usité en Angleterre.

Il est évident que le chirurgien Louis n'a pas eu à inventer un appareil déjà en usage dans un pays voisin. Rien, dans la consultation insérée dans le *Moniteur* du 22 mars 1792, ne le fait supposer. En effet, après avoir établi que les instruments tranchants n'ont d'effet rapide et sûr que par une action oblique, Louis examine les difficultés de la décapitation par les moyens autrefois employés.

« Il faut nécessairement, dit-il, pour l'exactitude du procédé, qu'il dépende de moyens mécaniques invariables dont on puisse également déterminer la force et l'effet. C'est le parti qu'on a pris en Angleterre. Le corps du criminel est couché sur le ventre, entre deux poteaux barrés par le haut par une traverse, d'où l'on fait tomber sur le col la hache convexe, au moyen d'une déclive. Le dos de l'instrument doit être assez fort et assez lourd pour agir efficacement comme le mouton qui sert à enfoncer des pilotis. On sait que sa force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe.

« Il est aisé de faire construire une pareille machine dont l'effet est inmanquable. »

Communication de M. GILBERT M... (Paris) :

Je vous envoie l'extrait suivant de M. Louis Du Bois, relatif à la guillotine :

« Le code pénal de 1791 portait, article 21, que tout condamné aurait la tête tranchée. Il ne s'agissait plus, d'après le vœu de la loi et de l'humanité, que de trouver une machine propre à faire tomber la tête du patient promptement, sans douleur prolongée, en n'employant que la moins possible l'intervention de l'exécuteur. Mais avant les docteurs Guillotin et Louis, avant le mécanicien Schmidt, on s'était servi de machines à décapiter dans diverses contrées de l'Europe, et l'on faisait même honneur de la première aux anciens Perses. La guillotine ne fut donc pas une invention, mais un perfectionnement. En effet, on décollait les nobles en Écosse au moyen d'un tranchoir, dit Robertson, arrêté dans un cadre, et qui, glissant sur deux coulisses, tombait sur le col du patient. Dans son *Voyageur français*, l'abbé de la Porte parle avec quelques détails de cet instrument. Deux anciennes gravures allemandes offrent aussi une machine qui a dû donner l'idée de notre guillotine : l'une est de Pentz, l'autre de H. Aldegrever. Au commencement du seizième siècle, Lucas de Cranach, peintre et graveur sur bois à Wittemberg, nous a laissé une gravure qui représente un supplice du temps et du pays.

L'Italie aussi pourrait revendiquer l'invention de l'instrument qui a pour objet d'abrèger les douleurs des suppliciés. Achille, en 1553, dans ses *Symbolica questiones de universo genere*, fit graver la figure d'une machine à décapiter. Tous ces instruments ne sont autre chose que la *mannaia* des Italiens, définie par les lexicographes : *hache à trancher la tête*. C'est sans doute de cette *mannaia* que l'on fit usage à Gênes, le 13 mai 1507, pour le supplice du conspirateur Gustiniani.

En France même, une machine à décoller, quoique sans nul doute fort peu usitée, n'était pourtant pas chose tout à fait nouvelle. On lit dans les *Mémoires de Puysegur*, édition de 1690, que le maréchal de Montmorency fut ainsi décapité à Toulouse en 1632. « En ce pays-là, on se sert d'une doloire, qui est entre deux morceaux de bois, et quand on a la tête posée sur le bloc, on lâche la corde, et cela descend, et sépare la tête du corps. » C'est toujours la *mannaia*.

« ... Le nom de guillotine lui vint, dès le mois de décembre 1789, d'une chanson des *Actes des apôtres*. La première expérience en fut faite le mercredi 25 avril 1792, sur Nicolas-Jacques Pelletier, condamné le 24 janvier précédent pour vol avec violence sur la voie publique. »

Solution conforme de MM. Charles et Victor L. J. (Paris).

UN LECTEUR du *Monde illustré* :

Outre l'estampe d'Aldegrever, il existe une vignette d'un missel de la Bibliothèque (n° 9470). Dans ces deux documents, la guillotine figurée diffère peu de l'instrument de supplice actuellement en usage.

M. MARCEL CASTELLA (Angers) :

« Ce fut le docteur Guillotin qui proposa cette machine à décapiter; mais le dessin lui fut donné par un mécanicien nommé Schmidt. Ce dessin fut soumis au roi Louis XVI et au docteur Antoine Louis, médecin du roi, qui, d'après l'opinion de l'exécuteur des hautes-œuvres, Charles-Henry Samson, y modifièrent la forme du couperet qui, d'après le dessin, présentait quelques difficultés.

« Le rapport sur cette machine fut présenté à l'Assemblée, le 7 mars 1791, par le docteur Antoine Louis, laquelle l'adopta le 20 mars et chargea le docteur Louis de faire établir la première machine; elle fut construite par un nommé Guidon, maître charpentier.

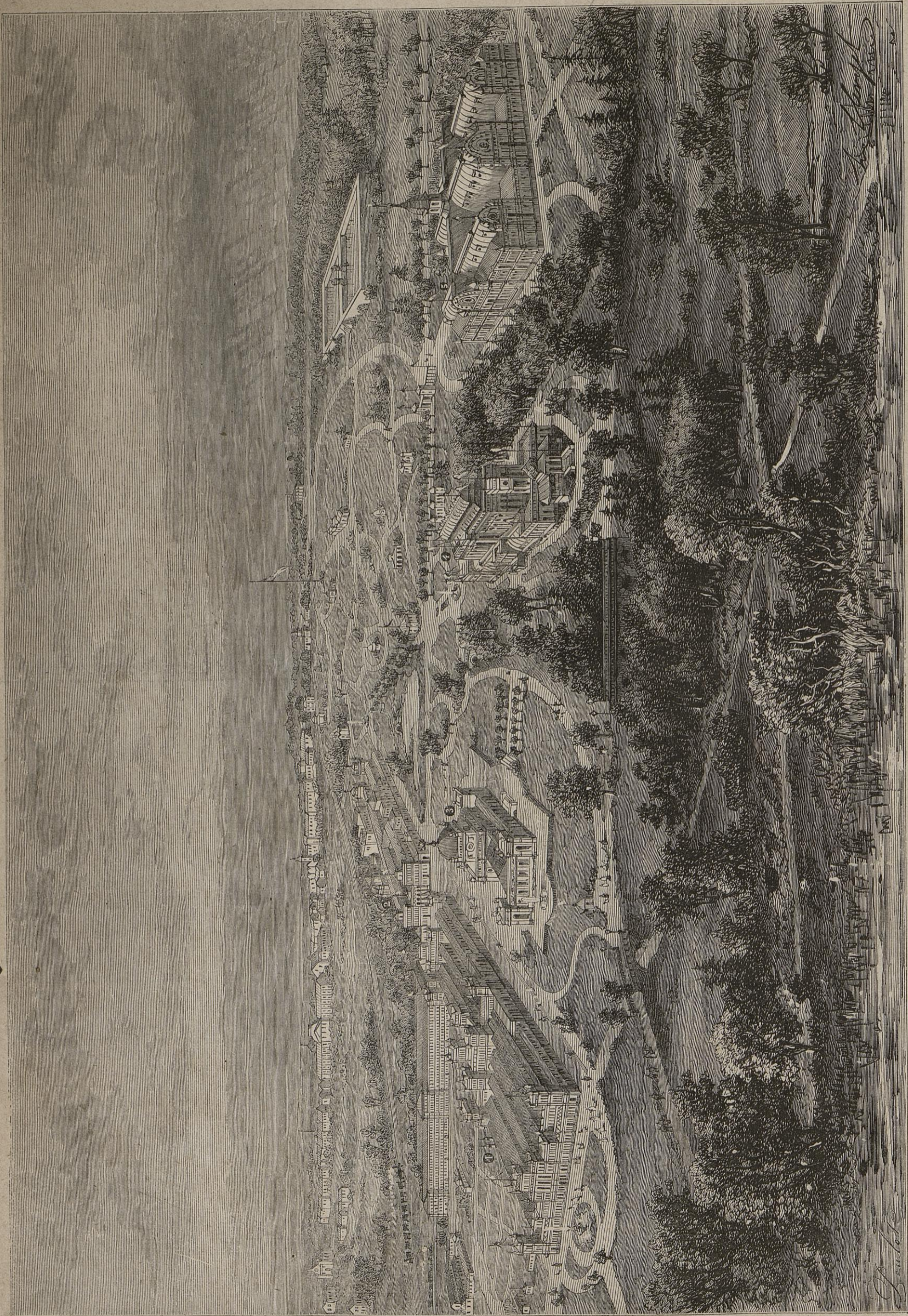
« Cet instrument fut appelé par les uns Louison ou Louissette, nom du docteur Louis, et par les autres guillotine; on sait que c'est cette dernière appellation qui a prévalu; quoique le docteur Guillotin n'en soit pas le véritable inventeur, ce n'en est pas moins un acte de haute justice; car ce sont ses efforts qui ont fait adopter la peine de la décapitation et la machine qui sert à l'appliquer. »

Ce qui ressort de ces recherches, c'est que le nom de l'inventeur de la guillotine est inconnu, comme celui de l'inventeur de la poudre.

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.





1. Bâtiment principal.  
 2. Halle des machines.  
 3. Palais des beaux-arts.  
 4. Pavillon de l'horticulture.  
 5. Galerie de l'agriculture.  
**AMÉRIQUE. — Vue générale de l'Exposition de Philadelphie, prise du parc de Fairmont. — (Dessin de M. H. Clerget.)**





— Quatre mois de prison! c'est pas encore la République aimable!



— Polyte, tu m'offres pas de prendre quelque chose?  
— T'es une allumette, et les allumettes ne prennent pas!



— Monsieur, je suis père, et je vous ai administré ça d'après les instructions de M. Alexandre Dumas fils. C'est à lui que vous ferez vos observations.



— Ma fille, choisis-les moins forts, c'est moi qui ai reçu la pile!



— Voici ma canne! je viens de marier ma fille!



L'EXAMEN DU CALENDRIER  
— Maman, Février, c'est donc un réserviste? il n'a que vingt-huit jours!



GRANDES MANŒUVRES  
— Tiens! j'ai semé du trèfle et il vient de l'artillerie!



LES RÉSERVISTES  
— L'entendez-vous, monsieur l'avocat? lui aussi il travaille de la gueule!



Recette pour dresser un chien à la chasse aux canards.



— Votez donc pour mon mari, il est quatre fois grand comme votre M. Thiers et Louis Blanc, et il ne coûtera pas plus cher.



Pénétré désormais de reconnaissance pour tout ce qui est suisse.



— Quel coup de poing! vous avez démantibulé ma machise! Vous avez donc des fonds turcs?



## L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

NOUS donnons aujourd'hui une vue à vol d'oiseau des divers édifices qui doivent servir à l'Exposition universelle de Philadelphie, dont l'emplacement total occupera un espace de 75 acres ou 30 hectares, tandis que celui de l'Exposition de Vienne n'était que de 56 acres 1/2, et celui de l'Exposition de Paris de 1867 de 31 acres seulement.

A gauche, on aperçoit le bâtiment principal destiné à recevoir les produits industriels; sa largeur est de 464, et sa longueur de 1,880 pieds; les frais de construction atteindront 8 millions de francs. Chacun des quatre coins est flanqué d'une tour de 75 pieds de haut. Tout l'édifice intérieur repose sur 672 colonnes en fonte, dont les plus courtes ont 23 et les plus longues 125 pieds de hauteur; leur poids total est de 2 millions 200,000 livres.

Plus loin, toujours à gauche, s'élève la galerie des machines, qui a 1,402 pieds de long sur 360 de large et 70 de haut.

La construction, y compris les frais de l'annexe destinée aux machines hydrauliques, coûtera 4 millions de francs.

Un peu en avant, vers le milieu, s'ouvrira la galerie des beaux-arts; elle est construite en granit et en fer; la toiture est tout en verre. Le style de l'édifice est celui de la Renaissance. Sa longueur est de 365 pieds, la largeur de 210, et la hauteur de 59. Au centre, se trouve une coupole de 150 pieds de haut. Les frais de construction atteindront 7 millions et demi.

Au milieu, nous trouvons la galerie d'horticulture, en style mauresque du douzième siècle, presque tout entière en fer et en verre; elle mesure 383 pieds de long, 193 de large et 72 de haut; les frais de construction dépasseront 1,300,000 francs. De chaque côté de l'entrée principale se trouve une serre de 100 pieds de haut sur 30 de large.

Enfin, sur la droite, s'élève la galerie d'agriculture, construite en style gothique et formant un parallélogramme de 630 pieds de long sur 465 de large; les matériaux en sont le bois et le verre. — M. V.

## THÉÂTRES

GYMNASÉ : *Le Baron de Valjoli*, comédie en quatre actes, par M. Edmond Cottinet. — DÉJAZET : *Les petites Dames du Temple*, pièce en cinq actes et six tableaux, par M. Alexis Bouvier.

Il existe en littérature des nébuleuses, comme en astronomie. M. Edmond Cottinet est une nébuleuse. Placé dans l'orbite éclatante de ses amis de jeunesse et de collège, Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Jules Barbier, Got, etc., il n'a jamais projeté qu'une lueur douteuse, incertaine, blafarde. Était-il moins doué que ceux-ci? Fut-il moins favorisé par les circonstances? On n'ose se prononcer.

Au début de sa carrière, c'est-à-dire il y a un peu plus de vingt-cinq ans, on le voit faire représenter *L'Avoué par amour*, une petite comédie en un acte et en vers, dont le souvenir est entièrement perdu. Plus tard, il donne au Gymnase le *Brigadier Feuerstein*, trois actes d'un accent singulier et violent, qui rappellent à la fois le *Philippe* de Scribe et une nouvelle d'Édouard Ourliac : *l'Invalide Schrader*. La réussite en est négative. Il faut attendre ensuite dix ou douze bonnes années pour avoir des nouvelles de M. Edmond Cottinet : on le retrouve un soir, — rien qu'un soir, — signant avec M. Labiche le *Roi d'Amatibou*, qui est resté célèbre dans l'histoire des chutes. Enfin, en 1873, la mauvaise chance semble vouloir l'abandonner; on applaudit franchement à l'Odéon le *Docteur Bourguibus*, un acte charmant, lestement rimé. Dès lors, notre auteur sent renaître son courage; il se reprend aux rêves commencés!... et il écrit *le Baron de Valjoli*.

*Le Baron de Valjoli* n'a pas été un succès. Ce n'a

pas été une chute non plus. Cela a été un étonnement. Le sujet en est taillé dans ces mœurs d'exception que le théâtre et le roman ont si fort popularisées en ces derniers temps. M. Edmond Cottinet était autorisé à se croire sur un terrain propice; il arrivait après *Monsieur Alphonse* et *la Visite de noces*, qui avaient trouvé un public facile, souriant. Il n'apportait, après tout, rien de bien excessif : la rivalité en amour d'un père et d'un fils; sujet scabreux, soit, mais possible à traiter, fertile en situations, fécond en enseignements. Pourquoi donc *le Baron de Valjoli* n'a-t-il pas bénéficié du courant d'indulgence alors si largement ouvert au Gymnase? Il faut en chercher la raison uniquement dans la façon inexpérimentée dont l'auteur a mis en scène les éléments dont il disposait. M. Edmond Cottinet, grisé par un esprit très-réel, a voulu en prendre trop à son aise, un peu à la façon des maîtres, dont il n'a pas l'autorité. Il a, dès les premiers mots, cassé les vitres, de ça, de là, sans paraître se soucier s'il était en fonds pour les remettre.

Deux mots d'analyse. Valjoli est le pseudonyme adopté par un agent de change égrillard, M. Carbonnel, dans ses expéditions galantes. Valjoli, une fois l'heure de la Bourse passée, court à Auteuil, où il mène joyeuse vie, en compagnie de baladins et de baladines. Il y oublie facilement, une coupe de champagne à la main, son tranquille ménage de Paris, sa femme, sa fille et son fils. Le hasard veut que ce fils, un volontaire d'un an, vienne relancer papa au milieu de ses débordements. Valjoli-Carbonnel sent monter en même temps à son front la honte et le repentir. Il promet de s'amender, et reprend, l'oreille basse, le chemin du logis conjugal. Cela n'est que la carcasse de la pièce. J'ai parlé de la rivalité du père et du fils. Cette rivalité a pour objet une actrice étrangère, une demoiselle Liria Zoritch, venue de l'Herzégovine ou d'ailleurs, un prototype de vertu, à ce qu'il paraît. De vertu, c'est possible; de grâce, non. Le père voulait en faire sa maîtresse; le fils en fait sa femme. Ces volontaires d'un an! Tout cela paraît fort naturel à la famille Carbonnel, qui doit avoir des accointances avec la famille Benoiton.

*Le Baron de Valjoli* est joué par MM. Landrol, Frédéric Achard, Francis, Richard; M<sup>me</sup> Lesueur et M<sup>lle</sup> Legault.

Après *les Femmes de Paul de Kock*, — un grand succès dans une petite sphère, — le théâtre Déjazet a donné *les Petites Dames du Temple*. Au premier aspect, on se demande ce que les « petites dames » du Temple ont de différent avec les petites dames du Palais-Royal, du Luxembourg, du parc Monceau, ou de tout autre quartier de Paris. Au second aspect, on demeure convaincu qu'ici ou là, elles sont absolument les mêmes. Petites dames, on sait ce que cela veut dire dans l'argot parisien, on le sait trop. Les auteurs dramatiques des théâtres secondaires devraient aller chercher leurs sujets ailleurs; la veine commence à s'épuiser. Toujours des grisettes en partie de canotage avec leurs amoureux, toujours des époux cherchant à tromper leurs épouses, toujours des qui-proquos dans des cabinets particuliers, toujours des rondes avec accompagnement de fourchettes et de verres, toujours des hommes se travestissant en femmes et des femmes se travestissant en hommes, toujours des restaurateurs cherchant à placer leur saumon de l'avant-veille, toujours... enfin, toujours la même chose! Et cette même chose fait toujours rire, j'en ai pour exemple *les Petites Dames du Temple*. Mais enfin, M. Alexis Bouvier, qui, dans un jour de grosse gaieté, a charbonné cette kermesse parisienne, M. Bouvier est fait pour mieux employer son talent. Il a un tempérament dramatique, il l'a prouvé dans quelques romans vigoureusement conçus.

*Les Petites Dames du Temple* sont bien mises en scène; il y a un décor joli, celui d'un cabaret au bord de la Marne. Dans ce cabaret, on chante à plein gosier des refrains auxquels Darcier a bien voulu ajuster un peu de musique.

CHARLES NONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE LA GAITÉ (LYRIQUE) : *Le Voyage dans la Lune*, opéra-féerie en quatre actes et vingt-trois tableaux, de MM. Leterrier, Vanloo et Mortier, musique de M. Jacques Offenbach (26 octobre). — THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Début de M. Coulurier dans *Guillaume Tell* (rôle de Guillaume Tell).

ROQUEPLAN, de gaieté mémoire, disait un jour qu'il n'y avait rien de tel au théâtre que les bonnes pièces jouées par les bons acteurs. Il voulait plaisanter et faire le La Palisse, mais il formulait une de ces vérités trop souvent méconnues et qu'il faudrait corner aux oreilles de bien des directeurs. Celui de la Gaité serait pourtant dispensé du supplice, parce que dès son entrée en fonction il a compris la profondeur de l'apophthegme promulgué par Roqueplan.

*Le Voyage dans la Lune* est une fantaisie de haut goût, où des traits d'esprit burlesque tiennent la place des plats coq-à-l'âne, des calembours et de toutes les sottises qui sont monnaie courante dans la féerie classique.

Ce n'était rien, si vous voulez, que de faire partir pour la lune le roi Vlan, son fils le prince Caprice, et son secrétaire Microscope. Le moyen était tout indiqué : on mettait nos gens dans un obus du calibre d'un wagon, et l'obus dans un canon gigantesque, dans un krupp d'une puissance fantastique.

Pan!... Les voilà partis! et pendant le temps que dure un entr'acte le trajet se fait.

Mais où j'attendais les auteurs, c'est dans la Lune même, c'est dans cet astre mystérieux qui nous regarde dormir et qu'en rêve nous avons si souvent pris avec les dents.

Les auteurs se sont donné un thème excellent et en ont mené les développements aussi bien qu'il était possible dans un théâtre où les décorateurs et les costumiers ne connaissent pas d'obstacles.

Ils ont imaginé que la Lune devait être la parodie de la Terre; que tout ce qui était noir chez nous était blanc là-haut; que nos actions, notre physiologie, toutes nos manières d'être se reflétaient à l'inverse du bon sens sur ce miroir argenté.

Ainsi, dans la Lune, on tient les médecins enfermés dans une prison cellulaire pour les empêcher de propager les maladies.

C'est dans la Lune encore que les caissiers infidèles sont ceux qui vident leur porte-monnaie dans la caisse et se ruinent au profit du patron. On les chasse alors en les couvrant d'ignominie.

Un habitant de la Lune vient au monde la poitrine constellée de décorations. A chaque fois qu'il fait une action d'éclat, on lui ôte une de ses croix; et lorsqu'enfin il n'en possède plus une, il commence à jouir du plus haut degré de considération.

Tel est le plaisant pays où nous nous sommes promené mardi soir à la suite du roi Vlan et de ses compagnons.

A vrai dire, il leur est arrivé bien des mésaventures pour leur imprudence d'avoir apporté avec eux une provision de pommes.

La pomme qui perdit Ève (et plus tard quelques jeunes filles normandes) contient, paraît-il, une essence enivrante qui porte aux extravagances amoureuses. Aussi nos lunatiques, après avoir mordu sans défiance dans le fruit fallacieux, s'en trouvent-ils gravement incommodés. Ils vivaient dans la paix du cœur, sur leur astre glacé; voilà que maintenant leur raison est à l'envers. Et je laisse à penser la vie que mènent ces bipèdes planétaires quand ils se sentent envahis par un sentiment inconnu et terrible.

Pour ne citer qu'un exemple, la belle Fantasia, la fille du roi de la Lune, se laisse tout uniment enlever par le prince Caprice.

De tels forfaits ne peuvent rester sans punition : les voyageurs sont donc jugés et condamnés à mourir de faim dans le cratère d'un volcan éteint.

L'affaire finit au mieux, en dépit du satané volcan qui se rallume et commence à éprouver une indigestion de lave brûlante. Les prisonniers s'évadent par suite de je ne sais plus quel miracle de féerie, et



LE SALON DE 1872



INVASION

Tableau de M. Luminais, — (Dessin de M. Lavée.)



## M. D'AUDIFFRET-PASQUIER

Tous les bons citoyens savent pour quel motif nous reproduisons les traits de M. d'Audiffret-Pasquier.

La France de 1872 lui doit son plus beau jour, car ce jour nous a montré tous les partis d'accord sur deux questions primordiales : — celle de la probité dans l'administration, — celle de la nécessité du service obligatoire.

Où, l'Assemblée tout entière a battu trois fois des mains en écoutant ces paroles indignées :

« Lorsque nous voyons ces commerçants trafiquant de nos désastres, nous nous demandons qui a fait leur éducation ? »

« Lorsque nous voyons ces paysans préférant vendre leurs denrées aux Prussiens qu'aux Français, nous nous demandons qui a fait leur éducation ? Et lorsque d'autre part nous voyons cette vaillante armée qui nous a sauvés en 1848 et en 1871, nous nous demandons si ce n'est pas là l'école où il faut envoyer tous ceux qui ont oublié d'apprendre ? »

Et, trois fois encore, l'Assemblée, comme mue par un seul sentiment, applaudit quand l'orateur s'écrie : — « Le service obligatoire sera la grande école des générations futures. »

Certes quiconque a assisté à cette mémorable séance du 4 mai gardera le souvenir ineffaçable de ce mouvement unanime, il se rappellera toujours comme un moment de vraie joie dans sa vie cet instant solennel où il a vu monarchistes et républicains, confondus dans un même sentiment de patriotisme.

Que servirait-il après cela de rappeler que M. d'Audiffret-Pasquier compte parmi les représentants de l'Orne? qu'il n'a cessé de se distinguer par son activité dans les commissions dont il a partagé et dirigé les travaux? qu'il porte enfin les noms de deux familles qui ont rendu de grands services au pays? Tous ces gages d'une notoriété légitime, ne sauraient plus grandir l'homme qui vient de se montrer capable, à une certaine heure, de rallier et d'entraîner nos divers partis.

## LE SALON DE 1872

## I

S'il ne fut point question l'an passé d'organiser le Salon annuel, c'est que pendant l'honnête Commune de tels loisirs n'étaient guère de saison. Sous ce doux régime les soucis, en effet, prenaient un autre cours, les esprits étaient préoccupés par d'autres bruits; courbé par le souffle furieux qui entassait mille ruines, chacun énumérait ses douleurs, ses blessures, et l'on ne songeait pas à l'art, en pleine détresse pourtant, ni à ses grandes et solennelles assises interrompues. Aussi, peu s'aperçurent que l'Exposition n'avait point lieu à l'époque accoutumée. Seuls les artistes, en éprouvant un réel dommage, en firent la remarque, je ne dis pas tous, quelques-uns, on le sait, très en vogue parmi les coquins du moment, étant fort occupés en dehors de leurs ateliers. Mais, Dieu soit loué! les temps sont changés et devenus plus propices, et si tout ne paraît pas encore assujéti d'une façon définitive, avouons cependant que nous respirons un air infiniment plus civilisé que l'année dernière et plus favorable aux manifestations des choses de l'intelligence, des produits de la pensée.

Donc, le Salon de 1872 a pu se préparer sans trop d'encombre. Il est vrai qu'il éprouve, lui aussi, le contre-coup de l'année terrible : il a fallu le restreindre, lui mesurer, lui compter rigoureusement, strictement l'espace, le reléguer, pour tout dire, dans un coin de ce palais qu'il ne lui eût pas été difficile peut-être de remplir en entier. Mais quoi! si amoindri que nous l'aient fait le règlement de l'administration et les sévérités du jury, — sévérités équitables, nul n'en saurait douter, — il reste encore d'une belle abondance, d'une richesse à fatiguer l'attention la plus robuste, à lasser, à briser le cou et les jam-

bes de plus d'un visiteur : son livret catalogue jusqu'à deux mille soixante-sept ouvrages divers. C'est-à-dire que, comme nombre de pièces inscrites, il n'est pas au-dessous de la plupart des Expositions ouvertes de 1831 à 1847; bien mieux, il l'emporte sur celles de 1853 et de 1852, qui en réunissaient, l'une dix-sept cent soixante-huit, l'autre dix-sept cent cinquante-six. Cependant la valeur et l'intérêt d'une exposition sont ailleurs que dans la quantité des cadres et des statues. Or, je connais assez bien à présent le Salon actuel pour affirmer qu'il offre des témoignages de supériorité sur plusieurs de ceux qui l'ont précédé, moins équivoques et moins secondaires que des chiffres. N'est-ce pas l'important? La quantité, voilà souvent le superflu; la qualité, voilà toujours le nécessaire. C'est en fait d'œuvres d'art qu'on peut dire excellemment : je ne les compte pas, je les pèse.

En tout cas, un avançé très-certain du Salon de 1872 sur les derniers, sera d'avoir été précédé d'un règlement incomplet en quelques parties, je l'avoue, mais renfermant deux articles desquels j'ai le droit de me réjouir : depuis que j'ai l'honneur d'écrire sur les Expositions, je n'ai jamais oublié, chaque année, de réclamer les mesures qu'ils contiennent.

Il s'agit d'abord du privilège dont jouissaient les artistes décorés et médaillés, d'exposer leurs travaux, sans être tenus à les présenter préalablement à l'examen du jury. Cette faveur fut inaugurée en 1837 au profit des membres de l'Institut et des artistes décorés ou ayant obtenu une médaille de 1<sup>re</sup> classe; on l'étendit ensuite aux médaillés de 2<sup>e</sup> classe; bref, les récompensés de toutes catégories, de tous grades s'en trouvaient gratifiés en 1844. Eh bien, cela est abrogé et c'est bien fait.

Savez-vous que nous comptons environ quinze cents artistes munis de récompenses officielles, et que, dans le nombre, beaucoup, ravis, hélas! d'être dispensés de nouveaux efforts, et gagnés par l'indifférence, considèrent l'Exposition seulement comme un bazar, une manière de foire avec laquelle ils n'avaient plus à se gêner? Et ils ne se gênaient guère, en effet, lorsqu'ils y faisaient paraître sans vergogne les produits quelconques de leur ciseau ou de leur palette, tout, jusqu'à des ébauches d'un inachèvement farouche, jeux de la paresse et du hasard, tout, jusqu'aux derniers rogatons de l'atelier. Je n'exagère pas. Qu'on se souvienne de ces œuvres qui étaient au Salon une cause d'ébahissement général; souvent les plus iroquoises portaient précisément l'étiquette de quelque artiste primé. N'oublions pas d'ajouter que la médiocrité des ouvrages qui pénétraient ainsi d'emblée à l'Exposition avait le grave inconvénient de pousser le jury dans une voie d'indulgence excessive. Que voulez-vous? il ne fallait pas laisser aux seuls exemptés le privilège de stupéfier et d'égayer la foule.

Non, cette classification des exposants en exemptés et en non-exemptés, n'était pas, ne pouvait pas être favorable aux Salons. Tout au contraire, elle les énervait, elle en altérait profondément le rôle, le caractère et l'éclat. Le Salon doit être une arène, un champ de luttes pour lesquelles, bien au fait des difficultés qui vont s'offrir, il faut que chacun, tenu en haleine, protégé contre ses propres défaillances, fixé à des labeurs sincères, se prépare et se fortifie. De là certainement des tentatives vigoureuses et le réveil de plus d'une ambition assoupie. Eh! qui sait combien de progrès peut déterminer rien que la crainte salutaire d'un échec devant l'aréopage!

L'autre réforme dont je félicite l'administration concerne la médaille inventée en 1864, médaille unique remplaçant celles de 1<sup>re</sup>, de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> classe, et que le jury distribuait aux exposants, quel que fût le genre et la portée de leur talent, la nature de leur idéal. C'était absurde, — je le dis aujourd'hui, parce que je l'ai bien souvent répété dans le temps; — mais c'était ainsi. Le juge se trouvait alors obligé de récompenser également la cabriole de la scène épique, le trait de la farce et la tragédie, le cadre où s'étale un dindon plumé et l'œuvre de style. Sans être du métier, il est aisé de comprendre, n'est-ce pas? que pour accommoder succulemment une volaille sur une toile, s'il faut beaucoup de talent, il en faut incomparablement davantage pour mener à bonne fin une composition dont la religion, la philosophie

ou l'histoire auront fourni le sujet ou opéré la grandeur. Dans le premier cas, du goût naturel, de l'observation, une certaine netteté de coup d'œil, de l'aplomb, de l'adresse dans la main, suffiront; mais dans le second, que d'aptitudes diverses et des plus élevées à mettre en jeu! que d'études patientes, que de connaissances seront nécessaires! Peu importe, les deux œuvres recevaient des palmes pareilles, tous les genres étaient égaux — oh! égalité intelligente! — devant la médaille unique.

C'est donc la médaille unique de 1864 que le nouveau règlement abolit et remplace par une autre, à deux degrés celle-là. A la bonne heure! J'eusse désiré peut-être un retour complet à l'ancienne méthode des trois classes, qui permettait au jury de proportionner assez exactement la récompense à l'œuvre; cependant, telle qu'elle est, la mesure me plaît, et je n'ai garde de lui marchander mon suffrage. Et pourtant, faut-il dire ma pensée entière à ce sujet? La suppression pure et simple du système des médailles eût été, suivant moi, encore préférable. Allons, soyons de bon compte, les savants, les médecins, les écrivains, les magistrats, s'en passent, et ne songent point, à ce que je crois, à réclamer. A leur tour, les artistes seraient-ils bien à plaindre, parce qu'on cesserait de leur donner des témoignages de satisfaction bons pour des lycéens? Je ne le pense pas. Décidément, nous avons affaire à des hommes, non à des écoliers. Mais la question n'est pas mûre et comporte d'ailleurs des développements qui ne seraient point à leur place ici.

La prochaine semaine, je commencerai la revue des œuvres du Salon de 1872. — C'est alors que je parlerai avec quelques détails du tableau de M. Luminai, que nous reproduisons dans ce numéro. — Aujourd'hui, je me borne à dire que la Sculpture en renferme plusieurs d'extrêmement remarquables. Le *Serment de Spartacus*, par M. Barrias, la *Jeanne d'Arc* de M. Chapu, le *David* de M. Mercié, *Mil huit cent soixante-dix*, par M. Cabé, *L'Ophélie* et le *Voltaire* de M. Falguière, sont effectivement des morceaux du plus noble style, de l'ordre le plus distingué; et, dans le département de la Peinture, sans absorber toute l'attention, MM. Carolus Duran, Breton, Delaunay, Français, Henry Lévy, Mâchard et Berne-Bellecour, chacun avec des tableaux de manières bien différentes, obtiennent déjà, et très-légitimement, les principales faveurs du public.

J'ajouterai que le jardin, en grande partie du moins, est occupé comme d'habitude par les statues et les bustes de nos sculpteurs, et que les tableaux sont accrochés, — la plupart à ces hauteurs raisonnables, peu heurtant le plafond et se perdant dans les frises, — dans onze salles auxquelles on parvient par les deux escaliers des angles nord-ouest et sud-ouest du Palais. Et puis, les escaliers sont abondamment ornés de fleurs qui réjouissent le regard, de tapisseries empruntées au Garde-Meuble, de vases provenant de Sèvres. Tout cela est charmant et magnifique à la fois. Les gravures, les médailles, les cadres d'architecture sont dans les galeries intérieures ouest et sud.

Terminons par des chiffres.

L'Exposition de 1872 offre à la curiosité des visiteurs 1538 tableaux, dessins, émaux, miniatures, etc.; 334 statues, bustes, médaillons; 53 œuvres d'architecture; 142 de gravure et de lithographie. En tout, 2,067 ouvrages. Le Salon de 1870 en additionnait 3,434. Les divers jurys qui ont fonctionné cette année n'ont pas repoussé moins de 3,321 objets.

A propos, voulez-vous savoir combien, depuis le commencement de ce siècle, il a été exposé à Paris, aux Salons officiels, de pièces peintes, sculptées, lavées, dessinées, gravées ou lithographiées? — Notez que je ne parle de ce qui a été admis par les jurys : — Cent treize mille cinq cent quatre-vingt-six. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela a bien pu devenir?

OLIVIER MERSON.



le prince épouse la princesse un soir qu'il fait un beau « clair de terre. »

Ce vingt-troisième et dernier tableau vaut une expérience de cosmographie amusante, et est d'un effet absolument nouveau (du nouveau au théâtre!). Il a été non moins remarqué que celui de l'intérieur du volcan, qui est un prodige de mécanisme et de couleur. Ont été encore fort applaudis comme ingénieux et élégants, les décors représentant le canon de vingt lieues de long qui lance l'obus enchanté; un site champêtre planté de pommiers; la ville capitale de la Lune; et surtout le glacier qui sert de cadre à un ballet aux plus joyeux ébats.

Et toutes ces toiles envoient tant de lumière par dessus l'orchestre que le public est très-exposé aux ophtalmies. Il faudra que le marchand de lunettes loue des lunettes bleues, et que le médecin du théâtre, tant que dureront les représentations du *Voyage dans la Lune*, soit choisi parmi les oculistes.

La partition est de la manière ordinaire de l'auteur du *Roi Carotte* et de *Geneviève de Brabant*; elle ne saurait nous fournir un sujet de glose bien nouveau. Du reste, il est à remarquer que les lazzi de la pièce ont plus d'acuité que les morceaux de la partition, et qu'ils ont percé plus sûrement pour arriver jusqu'au spectateur le nuage lumineux, phosphorescent, qui semble se détacher des toiles et des costumes comme une fumée magique. Nous pouvons citer cependant parmi les pages les plus goûtées : le finale entraînant du premier acte; l'air des saltimbanques dit avec une folie si divertissante par M<sup>lle</sup> Zulma Boufar; une valse chantée en chœur par les voix de femmes; les couplets de la colère débités très-musicalement par M<sup>lle</sup> Marcus.

N'oublions point le joyeux compère Christian, encore qu'on puisse s'étonner de trouver son nom dans une chronique musicale. Il a été vraiment bien amusant dans ses effets ordinaires de familiarité brutale.

Et tout ce monde jovial obéit à la baguette de M. Albert Vizentini, qui, bien que directeur du théâtre, ne dédaigne point de conduire lui-même son orchestre et ses chanteurs. (Quel exemple pour MM. Halanzier et du Locle!)

— Il nous souvient d'avoir très-vigoureusement applaudi un jeune baryton qui se produisait pour la première fois, il y a six mois, sur le petit théâtre du Conservatoire. Il s'appelait Couturier, et nous nous attendions bien à lire quelque jour son nom sur les affiches de l'Opéra.

C'est, en effet, ce qui vient d'arriver. Mais on dirait que le dernier été, si pluvieux, a été funeste à la voix du jeune chanteur, laquelle, d'éclatante qu'elle était, est devenue sourde et incolore. Il doit y avoir deux chanteurs du nom de Couturier, car il est impossible que ce soit le même que nous ayons entendu dire si bellement la Bénédiction des drapeaux du *Siège de Corinthe*, au Conservatoire, et si timidement le rôle de *Guillaume Tell*, à l'Opéra.

Et puis, comment pourrions-nous plaider la circonstance atténuante de la peur? La scène de l'Opéra est-elle donc un champ d'expérience où l'on essaye la solidité de ses nerfs? Nous pouvons cependant espérer que le jeune baryton retrouvera ses moyens. Mais c'est encore dire qu'il les avait perdus lundi soir?

ALBERT DE LASALLE.

P.-S. — Nous rendrons compte samedi de la *Cruche cassée*, le nouvel opéra-bouffe qui s'est donné au Théâtre-Taitbout pendant que nous étions sous presse.

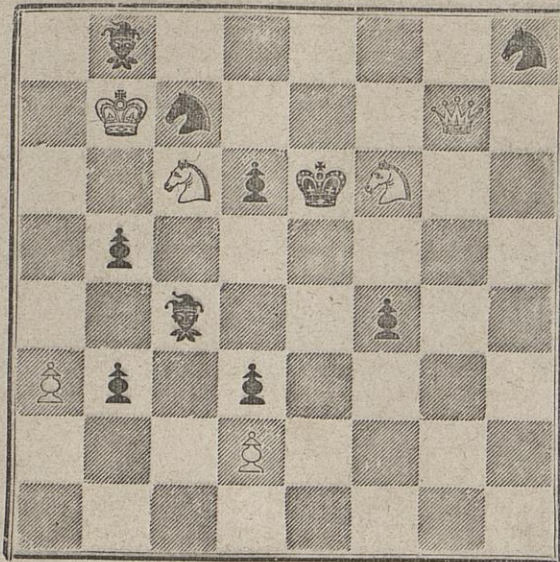
Vient de paraître la 6<sup>e</sup> édit. du *Savoir-vivre en toutes les circonstances de la vie*, par M<sup>me</sup> d'Alq. Cet ouvrage, accueilli par un succès hors ligne, restera classique en son genre. Il est le guide le plus complet et le mieux informé sur les usages du monde qu'un homme ou une femme puisse consulter et suivre; lire les chap. sur le sav.-vivre à la chasse, à l'église, à propos de cadeaux, de visites, du cigare, etc., etc. 3 fr.; relié, 7 et 8 fr. Ebbardt, 51, rue Vivienne.

Succès de Klein: *Cerises Pompadour*, *Lèvres de feu*, *Patte de velours*, vals-s; *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, polka-s.

ECHecs

PROBLÈME N° 579

COMPOSÉ PAR M. H. LEHNER, DE VIENNE



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 577.

- |                         |                 |
|-------------------------|-----------------|
| 1. C 2 FR               | 1. R 5 F (Var.) |
| 2. C 3 D                | 2. R pr. T (1)  |
| 3. D 8 C, échec et mat. |                 |
- (1)
- |                         |                     |
|-------------------------|---------------------|
| 3. T 4 C, échec et mat. | 2. Tout autre coup. |
|-------------------------|---------------------|
- (A)
- |                         |          |
|-------------------------|----------|
| 2. D 7 FD, échec        | 1. R 4 F |
| 3. T 4 C, échec et mat. | 2. R 5 D |
- (B)
- |                           |                |
|---------------------------|----------------|
| 2. T 3 FD                 | 1. P 7 TD      |
| 3. D pr. C, échec et mat. | 2. C pr. T (2) |
- (2)
- |                         |                |
|-------------------------|----------------|
| 3. D 7 C, échec et mat. | 2. Autre coup. |
|-------------------------|----------------|
- (C)
1. C de 1 F ad libitum  
2. D 6 D, échec et mat le coup suivant.
- Solutions justes: MM. Signoud; Pradignat; P. André; le Cercle des échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; trois amateurs de Cognelat.
- Toutes les autres solutions qui ont été adressées débütent par le coup, C 5 C suivi, après P 7 T des noirs; de D 7 FD.
- Ces solutions sont détruites par la réplique: C 3 D.
- PAUL JOURNOUD.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

vers	vi	gant	cond	rier	la	meur	un
lan	se	bois	ter	dans	lève	ter	bal
é	l'air	tout	si	tier	le	front	tri
mon	s'é	vous	les	mi	la	re	son
et	pour	re	mon	che	al	è	gam
mier	pour	mon	fa	miè	liè	de	vous
rez	la	teur	ca	trou	au	me	re
est	pre	ve	lu	lec	se	y	fond

L'INSTITUTION DE REUSSE, 49, rue du Cardinal-Lemoine, outre ses cours préparatoires aux BACCALAURÉATS, vient d'établir pour les étudiants en

DROIT et en MÉDECINE un internat dont les bases, tout en étant des plus libérales, offrent les plus sérieuses garanties de succès pour les jeunes gens, d'économie et de sécurité pour les familles.

Envoi franco du prospectus.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix: 1 fr. 60. Cahon, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.



**EAU DES FÉES**  
SARAH FÉLIX  
Pour la Recoloration des Cheveux et de la Barbe  
SEULE ADMISE ET RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS.

Nouveaux Produits recommandés:  
POMMADE des FÉES. — EAU de POPPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES  
PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

LA DISPOLINE est le seul produit qui enlève toutes les taches de corps gras et de crasse formées par les doigts ou les cheveux sur toutes espèces d'étoffes. Elle n'a pas, comme la Benzine, qui agrandit les taches au lieu de les enlever, l'inconvénient d'altérer la teinte des étoffes et elle ne laisse ni trace, ni odeur désagréable.  
1 fr. 25. Par, rue du 4-Sept., 13, et principales pharmacies.

Traitement par un nouveau procédé et sans opération du Cancer, Tumeur et Ulcère. Docteur Josephson, 45, rue de l'Echiquier, de deux à quatre heures.

ANGLAIS méthode de Robertson, cours et leçons. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

CACHEMIRE DE L'INDE p<sup>r</sup> Robes, sent dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

**BEGUE** L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvrira un cours le 8 novembre. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte  
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

M. LOUIS RENEST, dentiste américain. 1<sup>er</sup> prix Médaille d'or. Pose dents et dentiers sans crochets ni ressorts par un système perfectionné, inconnu en Europe. 24, CHAUSSEE-D'ANTIN, PARIS

PAS DE CREDIT! 15 0/0 d'escompte. Chez SAVIGNY, tailleur, 47, rue Neuve-des-Petits-Champs.

A LOUER, VASTE LOCAL

Au rez-de-chaussée  
POUR COMMERCE OU INDUSTRIE  
12, RUE CHARLOT

PLUS DE CHUTE DE CHEVEUX  
SÈVE JAPONAISE

Cette préparation, d'un parfum agréable, prévient et arrête la chute des cheveux occasionnée par suite de conches ou de maladies. Elle nettoie la tête. Son usage journalier empêche les cheveux de blanchir et leur donne de la souplesse.  
PRIX du flacon avec brosse, 6 fr.  
Rue Auber, 5 bis, et chez tous les parfumeurs.

LE MONITEUR DE L'ÉPARGNE

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE  
On s'abonne chez MM. V. DESFOSSÉS et C<sup>ie</sup>  
AUX BUREAUX DU  
COURS QUOTIDIEN DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE  
Paris — 31, place de la Bourse, 31 — Paris

ABONNEMENTS  
Paris... Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.  
Départements Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.  
Envoi d'un numéro sur demande affranchie.





LES ANNIVERSAIRES. — LES VAINQUEURS DE GRAVELOTTÉ. — Après la capitulation de Metz. — 1<sup>er</sup> novembre 1870. — Tableau de M. Protais.

(D'après la grande gravure en taille douce, publiée par MM. Goupil et Co.)

**SANTÉ A TOUS** rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

## REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 83,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

N<sup>o</sup> 49,842 : M<sup>me</sup> Marie Joly, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, spasmes et nausées. — N<sup>o</sup> 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements et surdité de vingt-cinq années. — N<sup>o</sup> 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir quinze à dix-huit fois par jour pendant huit ans. — N<sup>o</sup> 46,218 : M. le colonel Watson, de la goutte, névralgie. — N<sup>o</sup> 48,744 : M. le docteur-médecin Sherland, d'une hydropisie — N<sup>o</sup> 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalésière. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalésière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET C<sup>o</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalésière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

La Revue de la Mode est une publication illustrée, dans laquelle se trouve réuni tout ce qu'une femme peut désirer : modèles nouveaux de toilettes, de lingerie et confections; travaux d'aiguille, de tapisserie, de crochet; recettes culinaires et d'économie domestique; excellents patrons, etc., etc. La rédaction de ce recueil hebdomadaire, confiée à M<sup>me</sup> de Saverny, contient non-seulement des romans inédits des plus intéressants, mais encore des causeries pratiques sur les devoirs de la femme dans toutes les situations sociales et dans son triple rôle de fille, d'épouse et de mère. Enfin, l'exécution de ses gravures laisse bien loin tout ce qui a été

fait jusqu'à ce jour, et donne à la Revue de la Mode une valeur artistique que nul ne songe à contester. En un mot, ce journal nous paraît être le journal de modes le plus utile, le plus pratique, le plus artistique, le plus élégant et le plus littéraire parmi tous ceux qui se publient.

Abonnement sans gravures coloriées

Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

Abonnement avec gravures coloriées chaque semaine

Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

Envoyer mandat-poste au directeur de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues  
Chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>o</sup>, 10, place de la Bourse,  
et dans les bureaux du journal.

### PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.



## HORTICULTURE. — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(17<sup>e</sup> ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

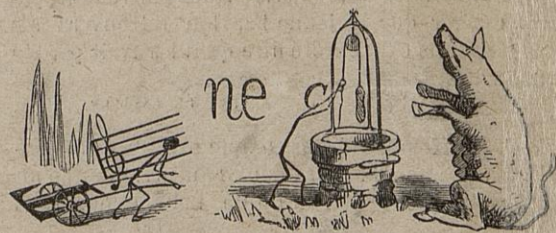
INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON, LA NOURRITURE QUI LEUR CONVIENT, REMÈDES À LEURS MALADIES. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET OISEAUX DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABELLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES À LA CAMPAGNE. — PETITES RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages, 10 gravures par numéro. Un an, 15 francs  
Six magnifiques aquarelles par an, de plans de jardins, de maisons de campagne et de basses-cours.

PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1876, RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT

1<sup>o</sup> Mois d'octobre, novembre et décembre gratuitement; 2<sup>o</sup> un joli couteau de jardinage à 3 lames : écusson noir, greffoir et serpette, de la fabrique de MM. Lamoureux frères, de Nogent; 3<sup>o</sup> 15 paquets de graines de fleurs nouvelles ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de seize francs (un franc pour le port des primes) à M. Edouard Le Fort, directeur du Journal, 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. — (Belgique, Suisse et Italie, 3 francs en sus.)

### RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le réserviste, en général, s'est soumis de grand cœur, pendant son mois, aux corvées militaires.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.